
François Bernot

Voyage aux portes de l'enfer

Oui, le bonheur et la grâce m'accompagneront tous les jours de ma vie, et j'habiterai dans la maison de l'Eternel jusqu'à la fin de mes jours



Dieu est-il bon ? Si oui, alors comment tolère-t-il la haine profonde entre les être humains, l'intolérance, les guerres... et surtout la Shoah. Ce Dieu qui se présente comme un père plein de bonté, est-il resté étranger à ces drames humains, ou bien est-il descendu dans l'arène de la haine ?

A toi lecteur qui refuse la foi, ou à celui dont cette foi est chancelante, mais aussi à celui qui est ferme, je me suis dit que la meilleure façon de répondre à ces questions, consiste à relater l'histoire contenue dans ces pages. En arrivant au ciel, je suis certain que nous en verrons de telles, car Dieu est bon, il n'est pas méchant, il n'a pas conçu l'horreur, ni ne l'a engendrée, dans sa création, qu'il décrit comme étant parfaite.

Elle me concerne directement cette histoire, car sa protagoniste principale aurait pu être ma parente, je ne le saurai jamais, car elle n'en n'est pas revenue, elle s'appelait Mina Augsburger. La seule information que je possède à son sujet, tient à son nom, celui de ma mère, retrouvé dans une liste d'anonymes déportés par les nazis, via le service israélien de lutte contre l'oubli de la Shoah.

La question que je me suis alors posé, puisque mon nom est associé à celui de Mina, n'est pas celui d'une filiation inconnue dans la famille, mais simplement la suivante : «et si j'avais été du voyage ?». Serais-je arrivé frais et rasé, comme le montrent certains films, serais-je mort dans le voyage, aurais-je insulté tout le monde, aurais-je été digne, ou indigne, aurais-je simplement survécu... ? En fait aurais-je été concerné par ce que tout le monde savait ?

J'ai imaginé ce voyage aux portes de l'enfer, ce périple inhumain mais réel, où tous les égoïsmes refoulés sont mis à la lumière de notre faiblesse, face à l'inconcevable. A toi ami lecteur, j'aurais aimé te dire : n'oublie pas, car ce qui est arrivé peut revenir, et donc te concerner personnellement, autant irréaliste que cela soit. A toi lecteur, je veux te reposer la question du sens de ces souffrances, de la place d'un Dieu créateur, apparemment éloigné et indifférent à tout cela... car c'est ce que l'imaginaire collectif comprends de ces aventures.

J'espère y avoir répondu par une note d'espoir. Cherche-la parmi ces pages.

Pour nous contacter, envoyer un mail à :

editions_mil_gracias@francecol.com

Nous sommes disponibles sur Facebook : [editions mil gracias](#).

Les chapitres de ce livre sont les suivants :

- “Témoins de la vie” à la page 7
- “Le départ” à la page 9
- “S’organiser” à la page 19
- “Ma poupée” à la page 27
- “Le voyage” à la page 35
- “Sauvés, non nourris ?” à la page 41
- “L’Allemagne” à la page 47
- “L’arrivée” à la page 51
- “Épilogue” à la page 57

Un témoignage imaginé
à partir de beaucoup de
trop de témoignages vé-
cus, comme celui de
Mina Augsburger. Je ne
l'ai pas connue, et je ne
sais même pas si notre
arbre généalogique s'est
croisé un jour.

Cri du coeur ?

Ce livre est un cri d'appel contre l'oubli, contre ces films trop bien huilés, qui présentent les juifs de la Shoah sortis de wagons propres, rasés de près, après une semaine d'exode brutal et inhumain dans des wagons à bestiaux, par la chaleur suffocante de l'été, ou bien le froid glacial de l'hiver.

Je croisais récemment, par hasard, un forum de discussion de négationnistes, qui expliquaient que la Shoah était simplement impossible, en raison de l'intendance qu'il aurait fallu mettre en œuvre pour nourrir, loger, blanchir six millions de juifs. Les hypocrites qui écrivent ces bêtises oublient que les nazis ne se sont pas posé ces questions. Ils ont simplement calqué leur organisation funeste, sur les méthodes de transport des animaux de boucherie, rien d'autre... !

Mon sang a alors tourné, car trop de bêtises ou de fausses-vérités ont toujours été dites sur la Shoah ; quelques courageux ont relaté le calvaire du voyage, qui amenait les âmes damnées dans les camps. On n'a pas assez dit que l'enfer commençait sur le quai de la gare, pour continuer dans des conditions de transport inhumaines. La vérité cruelle, dans toute son horreur, est notre seule arme de guerre pour combattre l'oubli et la négation, même si cela passe par une histoire imaginée de toutes pièces.

C'est à ces négationnistes ignares que je dédie ce roman, afin qu'ils se posent une seule question : «et si j'avais été du voyage ?»

Témoins de la vie

«Dis-moi, mamie, ça veut dire quoi être juif ?»

Le Soleil se lève dans la vallée, cernée par des collines, qui formeraient presque des montagnes. Mais ici on n'est pas dans les Alpes, alors on dira que le Soleil émerge tranquillement d'entre les monts qui cernent le lac de Galilée. La brume se dissipe peu à peu dans le Kibboutz, laissant apparaître les maisons les unes après les autres. Elles ressemblent à des chalets suisses, toutes alignées autour d'une place centrale assez large, pour recevoir les fêtes et cérémonies, qui marquent son quotidien. Elles sont belles avec leurs volets peints, leurs façades vernies. On se croirait dans une carte postale.

Elles inspirent la paix et le repos, mais elles rassemblent tant de souvenirs et d'espérances, tant de douleurs pour les vieux qui y sont arrivés les premiers. Elles cachent tant de questions pour ceux qui y sont nés, qu'on pourrait écrire des milliers de pages de témoignages de vie, de souffrance, de joie et d'espoir, bref, simplement d'histoires humaines vécues.

Miriam inspire profondément, comme si elle attendait cette question depuis la naissance de sa petite Dina. Elle lui répond alors posément.

Tu sais ma petite chérie, être juif cela signifie accepter de devenir témoin de l'humanité, témoin du bien et du mal qui existent sur la terre, témoin de la grandeur de l'Éternel, qui a créé le ciel et la terre depuis très très longtemps.

Celui qui a créé cet univers nous a chargés d'être ses témoins. Il nous a mis à part du monde, pour aimer au-delà de la haine, aimer au-delà du mal, aimer toujours plus, même quand cela n'a plus de sens. Alors je vais te raconter mon histoire, celle où j'avais ton âge, mais où j'avais déjà perdu mon avenir, parce que j'étais juive, né de parents et grands-parents juifs, tous fidèles à la synagogue, et peu enclins à mentir pour se soustraire à la colère Nazie.

Mon récit commence en été 1942, en France, à Paris plus précisément. Jamais je ne l'oublierai..., jamais, et toujours, je Le remercierai l'Eternel Dieu, de sa bonté infinie à mon égard. Je ne veux pas qu'on oublie, ni qu'on change les paroles de mon récit, ni les gestes, ni les menaces subies, comme cela transpire dans certains journaux. Alors je vais te raconter tout cela en détail depuis le début, afin d'être certaine que de ce chemin de souffrances, le pardon est réellement sorti, et que la haine est morte. Mais d'abord je vais te chanter le psaume qui m'a permis de tout comprendre.

L'Eternel est mon berger: je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages, Il me dirige près des eaux paisibles. Il restaure mon âme, Il me conduit dans les sentiers de la justice, à cause de son nom. Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car Tu es avec moi : ta houlette et ton bâton me rassurent. Tu dresses devant moi une table, en face de mes adversaires ; Tu oins d'huile ma tête, et ma coupe déborde. Oui, le bonheur et la grâce m'accompagneront tous les jours de ma vie, et j'habiterai dans la maison de l'Eternel jusqu'à la fin de mes jours¹.

Je te l'expliquerai ce psaume, autant absurde soit-il dans le contexte de mon histoire, dans mon malheur, puis dans le bonheur retrouvé. J'ai vu les flammes de l'enfer, j'ai vu la haine intense, qui assombri les visages. J'ai bu «à plus soif» de la coupe de la colère des hommes, j'ai tenté en vain de leur répondre «je t'aime», oui en vain, car je n'y arrivais plus. Je n'ai pas vu Dieu habiter dans cette misère, ou plutôt cette bassesse humaine. Il n'était pas résident de ces lieux, qui ne lui correspondaient pas. Mais il était présent parmi nous ; il entendait notre panique, nos inquiétudes, et surtout Son souffle était présent pour nous empêcher de sombrer dans le désespoir.

Tu comprendras alors pourquoi j'ai voulu donner la vie en sortant, de cet enfer, pourquoi j'ai échangé la haine contre l'amour, au milieu de la puanteur de la mort qui s'était déjà approchée de nous, laquelle m'avait marqué à vie.

Le départ

Paris, été 1942, au camp de Drancy

Le Soleil est déjà haut dans le ciel, il nous a brûlé toute la journée d'hier, et celle d'avant hier encore. Les bus nous avaient ramassé quelques jours avant comme des bêtes, sans nous dire où nous allions. Une série de coups de sonnette à notre porte nous avait réveillés tôt le matin. Je n'y comprenais rien du tout, pourquoi ces messieurs venaient nous chercher, qu'est-ce qu'on avait volé ? Pourquoi papa était tellement nerveux ? On n'avait rien fait pourtant ! Mais on était là, entassés dans le bus vert, qui toussait sa fumée noire, tellement il était méchant de nous emmener. J'avais pourtant essayé de demander au conducteur de nous dire où on allait, mais il avait détourné la tête.

Arrivé sur ce quai de gare, il ne me restait plus que la jupe de ma maman à quoi m'accrocher, ainsi que ma poupée de tissus mou, seul souvenir palpable d'une joie vécue, mais désormais périmée. Elle m'avait été offerte à un de mes anniversaires, j'avais quatre ans, je crois.

Ici tout le monde avait peur, les regards avaient de la peine à se croiser. Les soldats allemands n'avaient que du mépris pour nous, parfois de l'indifférence pour certains, seule façon encore saine pour eux, de se protéger. Les policiers français qui n'étaient pas encore partis, quand à eux fuyaient nos regards interrogatifs, aucun n'était capable de soutenir une interrogation de nos yeux fatigués.

Avant de partir, Papa avait pris au dernier moment, un peu en vitesse, une valise, qu'il avait organisée depuis longtemps, comme si un pressentiment l'en avait averti. Il faut dire qu'on n'avait pas eu le temps de se préparer, tout était allé si vite. Cette sonnerie insistante, maman entrouvre la porte, le policier la bouscule, et explique en deux phrases que notre vie est terminée. Il devait connaître son rôle par cœur, et il se sentait investi d'une mission de la plus haute importance.

Quelques jours plus tard, après avoir erré d'un campement insalubre à un autre, sans la moindre hygiène, ce maudit quai de la gare est là, enfin là, je pensais. Je me prenais à rêver à ces vacances à la mer, durant lesquelles, nous avons lutté pour prendre le train à l'heure. Mais ce train là, j'aurais préféré ne jamais arriver à l'heure, le rater... !

Je n'ai plus le temps de mettre mes pensées dans l'ordre, ni de chercher des repères dans ma courte vie passée. Le souvenir de ces maudites baraques en bois, où on suffoquait le jour, et on grelottait la nuit, s'efface déjà. La locomotive souffle son nuage noir, qui monte droit dans le ciel pur. Je suis tellement angoissée, tellement terrorisée, que je n'arrive même pas à me souvenir des visages. Je me sens tellement seule, quoique les quatre mains paternelles me ramènent un peu de sérénité. Lorsque j'ai demandé des nouvelles de tonton, de mamie, de papy, je n'ai reçu aucune réponse, sinon un long soupir de découragement, qui en disait long sur le manque total d'information qu'avaient pu obtenir mes parents, au sujet du reste de ma famille, pourtant séparée de nous, de seulement quelques rues. Sont-ils montés dans un bus, ont-ils pu s'échapper... ? Je ne le saurai pas en fait, jamais, car ils disparurent eux aussi.

Nous attendons patiemment depuis une longue heure, une éternité, comme si nous n'avions plus rien d'autre à faire. Nous épions notre nom dans la longue liste que tient un soldat allemand. Il a remplacé le policier français qui nous guidait, désormais libre de son crime passif. Le haut-parleur hurle des noms avec un accent rauque, les uns après les autres. Il associe chaque fois, la raison de la présence dans ce lieu d'infamie : juif, juif... terroriste, juif, homosexuel, juif... tzigane, juif... Ces noms je les ai oubliés, mais la liste des qualificatifs qu'ils honnissaient, sans savoir y affecter quelque reproche réel, cette liste je ne l'ai jamais rayée de ma mémoire.

Je me demande encore comment ils avaient pu l'inventer cette liste ? Pour moi, on était comme les autres, on ne faisait de mal à personne. Grand-père avait fait la guerre comme les voisins, moi je jouais à la poupée comme ma voisine ; sauf que la mienne avait reçu une étoile jaune, la même que celle que maman avait cousue sur mon tablier de classe, alors que la voisine, elle n'en n'avait pas eu besoin. Je ne l'avais jamais compris d'ailleurs, je n'arrivais pas à savoir à quoi elle servait, car elle était plutôt belle mon étoile. Je trouvais qu'elle relevait bien le motif de mes vêtements. Je pensais qu'elle ressemblait à celles du ciel, tellement elle était belle !

Un jour, j'en avais même préparé une, que j'avais proposée à ma voisine, pour la coudre sur sa poupée. Elle m'a regardé interloquée, comme si je la tuais. Il

faut dire qu'elle savait tout, elle, ses parents lui avaient expliqué qu'on n'était pas comme elle, qu'on était différents. De quoi, comment, elle ne savait pas le dire précisément, à part quelques bêtises sur la taille de mon nez, qui était pourtant plus petit que le sien. Alors lorsque je lui ai pris sa poupée gentiment, pour lui poser dessus mon étoile jaune, choisie dans les plus beaux restes de tissus de maman, elle a hurlé, elle m'a insulté violemment, comme si je l'assassinais. Incapable de comprendre, je restais là, assise dans la cour de l'immeuble, seule, jusqu'à ce qu'une gifle appliquée par sa mère me torde le cou de douleur, en me tirant de mes rêves.

Mais soudain mon prénom est hurlé au microphone. Il me fait sortir de mes pensées, de mes souvenirs, des seules lueurs de vie et d'incompréhension, mais de liberté quand même, qui me restaient d'avant notre départ. Oui, c'est bien moi qu'on appelle, Miriam, suivi de ma famille. Cet instant me paraît comme magique, c'est comme si une lueur d'espoir jaillissait alors de l'inconnu sordide qui nous attendait. Nous nous levons docilement du sol dur, où nous avons fini par nous reposer. Le soldat nous voyant approcher coche scrupuleusement sa liste, comme chargé d'un transfert de marchandise quelconque.

Je le regarde fixement, cherchant ses yeux vides. Je l'interroge de ma tristesse d'enfant, seule arme qui me restait pour le transpercer. Je veux lui demander s'il nous voit comme des bêtes en transit, ou bien encore des êtres humains. Je veux lui dire que j'ai soif et faim, et aussi envie de faire pipi, car je commence à me dandiner, ce qui énerve passablement papa et maman. Je n'en aurai jamais la réponse. Sans doute sera-t-il par la suite mort sur le front russe, en remerciement pour sa fidélité ! Pourtant, lui je saurais le reconnaître, tellement il m'a impressionné par sa raideur.

Le wagon porte l'inscription huit chevaux ou quarante cinq hommes, il est sale, il pue déjà la mort. Mais je suis docilement le mouvement de la foule, sans broncher, pas plus que les autres d'ailleurs. On ressemble à des brebis qu'on charge pour leur destination finale, l'une ayant un avenir en forme d'entrecôte grillée, l'autre de gigot cuit au four, le troisième de viande équarrie, la faute à un manque de fraîcheur durant sont transport ! En fait, je ne sais pas si je manque de respect à mes compagnons d'infortune, en disant tout ça. Mais en y repensant maintenant, je suis certaine que les policiers français, tout comme les soldats allemands, nous voyaient certainement de cette façon. Ils savaient parfaitement quel avenir nous était réservé, une fois arrivés au terminus du train.

Ma mémoire d'enfant grave ces pensées tourmentées, mélangées aux vérités et aux mensonges appris à droite et à gauche. Je ne sais pas où on va, alors je tente de me l'imaginer. Cette histoire de terre promise je n'y croyais qu'à moitié, mais quand même... Madagascar ils disaient, je me souviens, même que je ne savais même pas où c'était situé. Oui cette île lointaine réservée aux juifs, mis à part grâce aux allemands protecteurs d'une humanité remodelée par un ordre nouveau, pour notre bien à nous les juifs. Et puis, cet autre récit de fours crématoire, où on nous fera griller à petit feu, à la broche, comme des cochons ou des agneaux. Je ne sais plus faire le tri dans ma tête. Alors tant que l'odeur âcre de la jupe de ma maman, qui ne s'est pas lavée depuis une semaine, me permet de me raccrocher à une certaine sécurité, je suis le mouvement de la foule, presque rassurée, sans même partager mes pensées avec mes parents, ni même les interroger. Car eux, ils semblent autant perdus que moi.

On suit la file formée à droite du soldat, chacun scrute son voisin, reconnaît un visage devenu familier depuis qu'on s'est retrouvés parqués la semaine dernière. Je serre ma poupée encore plus fort, lorsqu'un soldat allemand donne un violent coup de crosse de fusil dans les jambes de papa, qui refuse de lui donner sa valise. Comme s'il n'avait déjà pas volé nos vies celui-là, il en veut encore un peu plus. Papa le dévisage lentement, comme s'il n'avait plus que cette arme, il lui sourit tant qu'il peut encore, de ses dents noires du manque de soins reçus. Le soldat le menace encore, tire violemment la mallette, puis part, pour chercher une autre victime, paré de son trésor, ultime morceau de notre vie. Maman serre alors papa tant qu'elle le peut pour le réconforter. Elle soulève sa jambe de pantalon, incapable de soigner le bleu déjà presque noir, qui y apparaît, au milieu de quelques ruisseaux de sang. On monte lentement la rampe d'accès au wagon, poussés mollement par d'autres ; personne n'est pressé en fait, et on ne sait toujours pas où on va.

Les murs du wagon sont légèrement troués ; apparemment les nœuds du mauvais bois qui les composent sont déjà tombé, poussés par d'autres mains innocentes, lors de voyages similaires. Mais ces petits trous laissent passer une multitude de rayons de Soleil, droits comme des baguettes de lumière. Elles illuminent l'ambiance, donnant presque un air de fête à cette pièce minuscule, qui sera notre lieu de vie unique durant plusieurs jours. Ces raies qui trouent la poussière ambiante, apportent le seul nuage d'espoir réel dans notre malheur, presque une bouffée de grâce.

La paille, moisie par morceaux, a déjà dû servir à d'autres convois, sans doute

ceux qui sont partis en premier du camp, mais certainement à d'autres avant. On se demande toujours si on les retrouvera au bout du voyage, ces compagnons d'infortune, mais aussi ces voisins arrachés à la vie le même jour que nous. Cette maudit paille, qui pique et qui pue est recouverte au fond d'excréments humains, que des mouches se disputent, lorsqu'un pied maladroit ne les bouscule pas dans leur tâche de fossoyeur. J'en arrive presque à rire, car à chaque fois, on entend un cri, un gloussement ou un pleur, face au pauvre insecte dérangé dans sa tâche d'éboueur. Il faut dire que si les excréments sont devenus bien secs, et qu'ils ne collent plus beaucoup, le même rituel s'ensuit : la jambe qui s'est brusquement soulevée du monticule de caca, laisse apparaître une main, laquelle retire la chaussure, et l'essuie où elle peut, en fait nulle part, pour finalement capituler. En réalité le wagon commence à se remplir tellement, qu'on est bien tassés ; de ma petite taille, je peux donc rien voir d'autre que ce manège presque comique.

Le plancher du wagon est lui aussi parsemé de petits trous, suffisamment pour que je puisse y passer ma main par endroits. Le bois semble pourri par l'urine, qui a transpercé le goudron épais, censé le protéger. Mais il est encore assez solide pour ne pas s'écrouler sous notre poids. Un homme trépigne d'ailleurs du pied, frappe le sol avec son talon, comme pour tester un plan d'évasion, observé scrupuleusement par toute l'assemblée ; j'ai raison, le sol ne cédera pas, il ne sera ni notre héraut, ni notre libérateur. Alors il se rassoit sagement.

Les murs du wagon sont aussi solides que son sol, les planches sont épaisses. Les quelques rayons de lumière passant par leurs trous, et qui nous ont accueillis, n'ont pas bougé, ni sous le poids du désespoir, ni sous celui de la foule. Cette dernière se tasse lentement, un peu trop à mon goût. Les quelques fenêtres situées en haut des parois sont déjà fermées, sauf l'une d'elles. J'entends alors un grand soldat allemand, certainement un officier, vêtu d'un uniforme impeccable, hurler sur un soldat, des mots que je ne comprends pas. Il le frappe avec une cravache de cuir souple. Je m'accroupis pour observer la scène entre les jambes des gens qui me gênent. Le pauvre soldat vient de passer devant nous, et semble avoir oublié notre fenêtre. Il se dépêche de grimper sur notre wagon pour la fermer, mais elle retombe toujours. Il la remonte, tentant de tordre son mécanisme en fer, mais elle ne tient toujours pas. Finalement il y parvient, courant alors pour mieux fuir les coups de son chef brutal. Cette mécanique rouillée sera notre respiration durant le voyage, car la fenêtre retombera rapidement ! J'ai presque envie de sortir pour lui dire : «merci monsieur» !

Je cherche des yeux les toilettes, ou encore un lit, je n'en vois pas, aucun ; on devra donc se débrouiller, comme depuis deux semaines qu'on attend notre

tour. Pourtant c'est loin Madagascar, et puis il faudrait traverser la mer ! Mais ma culotte jaunie de l'urine que je n'ai pas réussi à conserver assez longtemps, me rappelle à la réalité. J'oublie Madagascar, mais je n'oublie pas ces moments, lorsqu'on nous sortait en dehors des baraques en bois, pour nous compter, puis nous recompter, après nous avoir fait re-rentrer.

Maman n'a pas trouvé d'endroit où laver le linge, elle, pourtant tellement investie dans la propreté. D'où je suis, ma petite taille me permet de ressentir les effets du manque d'hygiène récent. Le bas des habits des gens est tellement sale, qu'il pue ; les mouches le savent bien d'ailleurs. Personne ou presque n'a réussi à se retenir, les femmes laissent voir de longues traces noires sur le blanc de leurs jupons, et il y a même un homme qui est carrément trempé ! En tous les cas, s'il fallait aller à Madagascar dans ce wagon, je ne sais pas comment on ferait, car il faudrait y mettre des rames. C'est sûrement une farce cette idée d'île lointaine, on va certainement aller ailleurs, ils nous ont menti. De toute façon, je le saurai bientôt, car certains disent que le voyage ne dure que quelques jours. Donc Madagascar, c'est raté... j'en suis encore plus certaine maintenant. Je serre plus fort la jupe de maman, et je repars dans mes pensées, bousculée régulièrement par la foule qui se tasse au fur et à mesure du remplissage du wagon. «Hé-là, si je suis petite, vous pourriez me voir quand même, je ne suis pas invisible !»

J'entends soudain une dispute au fond, un homme urine dans le coin, sans avoir rien demandé à son voisin. Il l'éclabousse tellement, que ce dernier, bien plus grand que lui, le secoue par les épaules. Mais rien n'y fait, jusqu'à ce qu'un coup de poing, appliqué sur la tête du premier, résolve le problème. Le pauvre tombe directement le nez dans la flaque qu'il vient de provoquer. Tout le monde se pousse quelques instants, jusqu'à ce que le flux des entrants les ramène à la norme : il n'y a pas assez de place pour que tout le monde se couche, et dorme ; il n'y a rien pour se laver, ni pour se cacher... Le pauvre bougre assommé est oublié, et personne ne le regarde plus ; au contraire, il est poussé du pied sur le côté, bien tassé dans son urine tiède, qui maintenant macule d'un jaune pâle sa veste claire.

Un homme très beau et noble d'apparence monte maintenant dans le wagon. Je le distingue au travers des jambes des gens, qui me barrent le passage. Le pauvre, il a la jambe ensanglantée, un mouchoir sale maintient des lambeaux de chair. Arrivé dans le wagon, il s'écroule à même le sol, suffoquant, gémissant, appelant avec peine à l'aide. Puis il perd connaissance. Un homme explique à mon papa, qu'un policier français lui a tiré dans la jambe, alors qu'il

tentait de s'enfuir. Papa répond à haute voix qu'il y a au moins un héros dans la salle, et par son air sérieux, il juge les autres du regard, s'oubliant lui-même au passage, et disant tout haut que nous ne valons pas plus que des brebis folles. Le blessé est quand à lui pris avec délicatesse par un homme d'apparence frêle. Il le prend dans ses bras, récupérant au passage une large tache de sang sur son haut de pantalon. Il le pose à même le sol, dans le coin, à un bon mètre de celui qui s'est fait assommer, afin d'éviter l'urine, désormais imprégnée dans la paille humide. Il en profite pour accommoder ce dernier, en poussant d'un geste exacerbé les gens qui se pressent trop proche de lui. Puis il s'éloigne, sans doute à la recherche d'une autre bonne action à accomplir. Lui au moins, il n'a pas fait que parler... !

Mais rapidement un homme trop grand s'assoit sur le blessé, pensant avoir affaire à un cadavre, comme on en a trop croisé depuis quelques jours. Le presque-mort semble assez confortable d'ailleurs, à en contempler la mine reposée du monsieur trop grand, lorsqu'il s'effondre dessus. Il allume même une pipe, qu'il a réussi à cacher dans sa poche de pantalon. Il en sort de grandes bouffées qui me font tellement tousser, que mon papa s'approche de lui, le gifle et jette violemment la pipe à l'extérieur du wagon, en le prenant par le col pour le menacer. Un peu abasourdi, le fumeur regarde mon papa héroïque, l'air interrogatif. Moi je l'admire mon papa à moi. Je devine les pensées du grand monsieur : «tu te crois où toi, le héros de paille, laisse-nous au moins cette dernière pipe, celle du condamné». La scène s'interrompt, le blessé respire un grand coup, comme libéré, puis il retombe en léthargie. Une main paisible et musclée sépare les belligérants, le fumeur part maugréant vers le fond, jetant un regard noir derrière lui. Mon papa lui, est sévèrement repris par maman, qui lui rappelle sa jambe enflée.

Je me suis faufilée vers le monsieur blessé, avec qui j'essaye de parler, toute curieuse que je suis de la situation. Mon papa est resté proche de lui, je lui caresse sa jambe de pantalon, comme pour graver cette scène, je ne sais où. Je chante au blessé le dernier poème que j'ai appris, *L'Éternel est mon berger: je ne manquerai de rien, Il me fait reposer dans de verts pâturages*, tu sais celui qui m'a permis de comprendre qu'au-delà de la haine, il reste toujours l'amour, comme seule arme contre la haine noire induite par ces souffrance. Maman qui m'a rejoint, me cache alors dans sa jupe, en m'enroulant dans le seul pan qu'elle a réussi à maintenir à peu près propre. Elle me fait rire, en s'examinant en détail, alors que pour moi, même sale, sa robe me réconforte.

Rassurée par ces deux morceaux de tissus paternels, je m'enferme dans mon monde idéal, au milieu des cris qui continuent de sortir du quai. La grosse main du blessé, serre la mienne, toute petite. J'ai envie de l'embrasser, d'ou-

blier le reste, la haine, la souffrance. Je l'ai finalement adopté ce blessé, et de tout mon mieux, je tente de repousser les gens qui ne le voient pas, tirant énergiquement les pans des vêtements qui s'approchent trop de lui. C'est drôle d'ailleurs, car personne ne s'énerve en découvrant la situation, je récolte à chaque fois un pardon et un sourire, bien incongrus dans cette ambiance d'égoïsme intense.

Un œil du blessé se met à ciller, je secoue vivement la jupe de maman, qui n'arrive pas à s'intéresser à mon affaire, car elle commente dans le creux de l'oreille de papa la situation, épiant ce qu'elle perçoit de la scène du quai : les regards perdus, les cris d'enfants cherchant leur mère, les coups de crosse de fusil qui poussent le bétail humain apeuré... Le blessé se rendort finalement, avec un sourire cette foi-ci, un regard tendre, qui me dit presque merci, de l'avoir protégé.

J'ai trop chaud, tout le monde tousse et transpire. On dit que la dysenterie a déjà fait des ravages parmi nous à Drancy, mais c'est peut être aussi le choléra. Une femme très belle bouscule tout le monde depuis le fond pour sortir. Elle est toute pâle, elle titube et parvient à s'accrocher à la rambarde pour vomir un long jet pâle qui éclabousse un officier allemand de passage. Un grand coup de cravache dans ses jambes la fait basculer sur le quai, où sa tête s'ouvre dans un nuage de sang. L'allemand lui jette une mine de dégoût, il examine son uniforme méticuleusement, en rajoutant une autre grimace à ses mimiques. Je la regarde de loin, espérant qu'elle pourrait encore percevoir la situation. Mais l'officier intime l'ordre à deux policiers français de gérer la situation.

Ces derniers tirent la pauvre femme par les épaules, tachant de ne pas se salir. Puis ils la posent sur un tas de cadavres encore chauds, ou presque tièdes. Le voyage est fini pour elle. La longue trace de sang qu'elle a laissé sur le goudron du quai, pointe vers elle tous les regards. Les têtes sorties par la porte à l'occasion, observent cette scène, parés de je ne sais trop quelles pensées d'ailleurs. Le soldat chargé de nous compter s'approche de la morte ; au passage, il évite soigneusement le sang qui coule du tas de morts, sans doute pour ne pas avoir à brosser ses chaussures ce soir. Il questionne un policier français, puis il note son matricule, et biffe sa liste funeste. Il s'éloigne alors, le visage animé d'une moue de dégoût, comme s'il avait avalé du chocolat dénaturé.

J'ai réussi à me faire toute petite dans un coin pas trop sale, où j'ai traîné mes parents. Tout le monde tente de s'asseoir aussi, bousculant son voisin d'un pardon le plus amical possible. Il faut dire que depuis qu'on est montés dans le wagon, une bonne moitié d'heure s'est écoulée, donc tout le monde se fatigue. Je m'assois à mon tour, à même le sol de paille puante, puis je tente de reconnaître des amis de détresse, des visages familiers. Malheureusement, il ne me reste que maman et papa en guise de valeur sûre. Alors je m'amuse à regarder les gens, entre deux bustes informes, entre deux pleurs, je tente de les connaître un tout petit peu, j'essaye de lire dans leurs pensées.

Il y a au fond un petit homme, pas très beau, chaussé de lunettes rondes, il a l'air tellement gentil. Il ne pleure pas, ni ne crie, il se contente d'organiser tant que faire ce peut, l'espace dont il dispose. J'entends ses propos, qui expliquent qu'on ne reviendra pas, qu'il faut se taire, s'organiser et partager le peu dont on dispose. Mais personne ne l'écoute, il reçoit d'ailleurs un grand coup de pied de son voisin, trop énervé pour avoir la patience de l'entendre.

Sa voisine quand à elle pleure, elle crie, elle s'énerve, jusqu'à ce que le monsieur à lunettes la reconforte avec une tendresse incompréhensible dans ce lieu puant d'égoïsme. Il lui parle près de l'oreille, avec sa main pour mieux guider sa voix. S'ils n'étaient pas arrivés séparément, on aurait même cru qu'ils se connaissaient d'avant. Elle finit par se calmer, puis se jette à son cou encore secouée par des gros sanglots, qui finissent pas s'épuiser en un fin filet de larmes. Il se détache alors tranquillement de son étreinte, c'est sûr maintenant, ils ne sont pas mariés, car sinon il aurait fait comme papa avec maman, il l'aurait serrée encore plus fort contre lui.

Un frelon rentre par le toit. Il rompt cette scène presque romantique. Il bourdonne au-dessus de nos têtes, affolant de nouveau la dame en pleurs, abandonnée par le monsieur à lunettes. Elle reprend la danse désordonnée de ses bras, jusqu'à ce qu'un mouchoir noué heurte l'insecte d'un bruit sourd. Le calme résigné revient aussitôt.

Les soldats allemands continuent de nous tasser. Des wagons précédents j'entends le bruit des portes qui se ferment, les unes après les autres. Celui qui s'occupe de nous monte sur le mur extérieur pour mieux nous recompter. Ils sont terribles, ils auront passé leur temps à nous compter, et là il doit aller jusqu'à quarante cinq, avant de fermer sa porte. Une maman montait encore avec sa fille, suivie par le doigt comptable de l'allemand. Elle correspondait malgré-elle au numéro quarante six, alors la petite est arrachée de force à sa ma-

man, dans un hurlement de désespoir, qui nous donne envie à tous de tuer le soldat. Notre seule arme encore disponible encore reste nos yeux, qui tous réunis mitraillent le soldat, totalement indifférent à la scène. A peine dérangé ou ému, ce dernier est sans doute habitué de longue date à ce genre d'émoi.

La porte du wagon clôt ces différentes scènes. Elle roule, brutalement poussée par trois hommes en uniforme. Le silence se fait alors, soudain et agressif, comme si du plomb brûlant nous avait figés. J'entends une feuille se glisser dans la poche métallique extérieure au wagon, celle où on inscrit la marchandise transportée. Il fait sombre, on ne peut même plus bouger. Ceux qui étaient restés debout, tentent alors de s'asseoir ; mais ils reçoivent aussitôt des coups de la part de leurs voisins, dont l'amabilité a été remise au rang d'attitudes périmées, voire obsolètes. Le pauvre blessé est, quand à lui, écrasé par des pieds incertains, qui le repoussent anonymement dans un coin, jusqu'à ce qu'il serve de banquette souple à d'autres.

Une éternité semble s'être écoulée depuis que la porte s'est fermée. Plus aucun bruit ne sort du quai, j'ai peur, j'ai trop chaud, plus personne ne parle. Chacun s'est accommodé de son infortune, tous semblent attendre, jusqu'à ce qu'un coup de sifflet lointain brise ce silence. Le wagon s'ébranle alors brutalement, renversant plus de la moitié des gens au sol.

Une fumée noire enveloppe le peu d'air dont on dispose, elle est âcre, épaisse, elle brûle mes poumons. Mais elle finit par se dissiper, lorsque le train prend de la vitesse. Elle nous a surtout donné un avant goût des flammes qui nous attendent au terminus. Le ronronnement des roues tapant sur la voie incertaine, paraît calmer tout le monde, comme *s'Il me faisait reposer dans de verts pâturages, s'Il me dirigeait près des eaux paisibles...*

Je commence enfin à dormir, lorsque soudain un bruit sec nous fait tous regarder vers la fenêtre qui vient de tomber. Le vent vaguement frais qui parcourt alors la pièce, soulage tout le monde. Dans notre malheur, un remerciement collectif surgit, adressé inconsciemment au soldat incompétent, généreux malgré-lui.

S'organiser

Le temps semble avoir passé très vite, je me suis assoupie, bercée par le murmure régulier des roues du train. J'ai l'impression d'avoir dormi une nuit complète, pourtant le Soleil semble toujours aussi haut dans le ciel. C'est vrai que l'inquiétude des jours passés, le camp, ses barbelés, les policiers qui nous comptaient et re-comptaient, les cris des familles séparées par ces gardiens méchants et bêtes..., tout ça m'a plutôt empêché de me reposer.

Il fait encore chaud, très chaud, dans notre wagon, malgré la fenêtre ouverte. Les gens transpirent, moi aussi ; et c'est à se demander d'où vient toute cette eau, car on n'a pas bu depuis longtemps. J'ai envie de faire pipi, ça pue partout où je regarde, j'ai soif, j'ai faim... j'ai peur maintenant, peur de ne pas savoir où on va, peur de ne pas encore comprendre que tout est fini !

Tout le monde s'est assis, se calant sur son voisin, pour y chercher un improbable oreiller. Les cris et les invectives du début ont cessé. La chaleur et la fatigue ont bien aidé en ce sens. Elles ont fatigué les ardeurs rebelles, et même calmé les angoisses, s'y je comptabilise les cris et pleurs, devenus fors rares. Le pauvre blessé du début n'est plus maintenant qu'un coussin inconfortable pour nos compagnons d'infortune. Ils y voient, tout comme dans son voisin d'infortune, celui qui urinait debout, un semblant de confort, dont le côté sordide ne les gêne apparemment pas du tout.

Le sang du blessé a mouillé la paille alentour, lui donnant une couleur marron foncé inquiétante. Le «pisseux» s'est sans doute noyé dans son urine, car il ne s'est toujours pas réveillé. Cette scène, qui serait hallucinante ailleurs, ne semble pas gêner ceux qui profitent de la situation, au contraire ils discutent entre eux, comme si de rien n'était. Un banc de bois bien confortable, comme on les voit en bord de Seine, leur procurerait le même niveau d'émotions et de confort, que les pseudo-cadavres qu'ils écrasent de leur égoïsme. A les regarder de loin, j'ai presque envie de les détester ; d'ailleurs je les déteste déjà.

Tout le monde s'est assis comme il le peut, croisant ses jambes sur son voisin,

reposant sa tête comme il le peut, afin de s'accommoder au mieux. J'ai même presque envie de rire, en voyant ces têtes qui dodelinent lentement ; lorsqu'elles touchent les épaules de leur voisin. Leur propriétaire la relève brusquement, en suivant d'une inspiration profonde, pour repartir ensuite sur un mouvement semblable, seulement perturbé par les mouvements du wagon. Ils semblent marquer un rythme, certes sordide, car anachronique avec notre situation de passager d'un même radeau d'infortune ; mais j'aurais presque envie de danser sur ce rythme sourd et régulier du choc des roues sur les rails, qui régit le mouvement des têtes. Parfois, brisant la marche, ce sont trois ou quatre personnes qui réagissent ensemble, ou mieux, elles s'entrechoquent l'une après l'autre, formant une chaîne de causalité, impliquant jusqu'à une dizaine de gens d'affilée. Une indolence innocente sort de cette mécanique aléatoire, comme si la paix et le bonheur tentaient de s'insinuer sournoisement dans notre périple.

Papa et maman, quand à eux, somnoient de leur côté, tout comme leurs voisins. Ils sont beaux, accostés l'un contre l'autre, comme deux amoureux, qu'ils n'ont jamais cessé d'être. Ils ont cessé de parler, ils rêvent sans doute à un futur encore possible : *Il me dirige près des eaux paisibles. Il restaure mon âme, Il me conduit dans les sentiers de la justice, à cause de son nom.* Le sourire de maman, sous l'emprise des lentes caresses de ses cheveux, par mon papa, me rassure. Elle semblerait presque heureuse, si je ne la connaissais pas, habile qu'elle est à cacher ses émotions. Le pli de sa jupe me sert, encore et toujours de doudou ; je ne le quitte pas, comme si c'était ma dernière sécurité, même s'il n'est pas très propre, soit-dit en passant. Papa a pu étirer sa jambe, tant bien que mal, ses voisins compatissant gentiment à ses bleus, l'y ont aidé.

Le train avance maintenant à un rythme régulier ; il ne s'arrête pas, et s'il l'avait fait, je ne l'aurais pas senti, trop endormie que j'étais. Il ralentit à peine de temps en temps ; les bruits de la vie libre à l'extérieur nous rappellent alors que nous sommes enfermés. Ils surgissent au milieu de notre infortune, comme pour nous narguer dans notre fausse quiétude. Régulièrement une gare défile lentement, reconnaissable à la vie qui surgit du ronronnement habituel des roues du wagon sur les rails. La longueur du quai me permet de deviner la taille de la ville traversée. Les annonces au haut-parleur nous permettent même de suivre la progression de notre voyage, on va vers l'Est de la France. Mon voisin érudit m'aide à suivre cette progression, sotté que je suis de ne pas m'être trop intéressée à la géographie ; je le regrette maintenant.

Dans cette enquête sur la vraie vie, celle des gens libres, ceux qui sont étrangers à notre malheur, je me sens comme un inspecteur aveugle, qui recompose le puzzle du crime étudié, avec les rares indices qu'il parvient à capter. Je guette le moindre signe de vie ou d'activité extérieure, les klaxons des quelques voitures croisées, les voix fortes sur les quais traversés, les bruits réguliers des barrières de passages à niveau... bref tout ce qui me rappelle que des gens existent au-delà de nos murs en bois. Au moins je ne m'ennuie pas, car nous sommes quand même enfermés au sein d'une muraille hypocrite, qui roule trop lentement, ou trop vite, vers un avenir périmé. Ceux qui croisent notre convoi le savent pourtant, qu'on nous a volé nos vies. Ils doivent le savoir, ce n'est pas possible, ou au moins le deviner, non ce n'est pas possible ; on existe, nos noms sont reportés visibles sur les feuilles d'accompagnement de la marchandise, telle que la définissent les soldats allemands.

Je reste dans ces pensées, trop heureuse de tuer le temps, du haut de mon enfance inachevée, qui m'autorise quelques éclairs d'insouciance. J'ai envie de faire pipi, j'ai faim. Je me mets alors à chercher au milieu de la paille un trou pour regarder le sol, pensant capter un peu de la liberté qui règne à l'extérieur, celle-là même qui nous a oublié. J'arrive à agrandir un orifice, en grattant le bois pourri. J'y passe ma petite main, comme une souris, qui se ferait toute petite pour attraper son gruyère. «Mazette», quelle sensation, l'air frais qui la caresse est délicieux, pourtant le train ne roule pas très vite. Mais un morceau de moi-même est sorti de cette prison ambulante.

C'est alors qu'une idée me vient à l'esprit. Je fouille discrètement dans la poche de papa, pour y chercher un crayon de bois et un bout de papier. J'écris dessus mon nom, mon prénom, et le poème que j'avais appris. Je signe de mon prénom, que j'agrémente d'une étoile jaune, entourée d'un cœur. Ce message est glissé dans la poche du tablier de ma poupée, que je pousse dans le trou, tant bien que mal. Il faut bien la bourrer, car l'orifice n'est pas si grand que ça. Mais en forçant un peu, elle finit par y passer en entier, avec son papier. C'est mon message à moi, une lueur d'espoir de la vie qui me reste, que j'ai lâché dans la nature. Peut-être même que quelqu'un la trouvera, puisque les allemands me l'auraient certainement volée à l'arrivée, ma poupée.

A ce moment précis, la sonnerie caractéristique d'une barrière de passage à niveau, me rappelle qu'une personne l'a baissée à notre passage. Elle semble différente de toutes les autres, sans doute l'a-t-on passé trop au ralenti. J'ai envie de sortir pour la lever, et de crier au gens qu'on est dedans, et que ce ne sont pas des chevaux qui sont transportés ! Je pense aussi qu'un ange a réceptionné mon colis, mon cri au secours, et qu'il me le dit alors en écho, dans son langage à lui, celui que la cloche de la barrière émet mélodieusement... !

Dans le wagon, les choses ont un peu changé, le monsieur à lunettes s'est assis au centre et a commencé à parler à tout le monde, du moins à ceux qui voulaient bien lui prêter attention. Il explique à chacun la situation. Je l'entends, il parle fort, d'une voix posée, et tout le monde l'écoute avec respect. Il nous donne son prénom, il s'appelle comme mon grand-père, et aussi le frère de ma sœur. Il raconte qu'il était Rabbin à Sarcelles, responsable d'une grande synagogue. Les policiers français sont venus le voir un jour, pour exiger la liste de ses paroissiens. Menacé, il n'a pas pu résister à leur violence, même s'il a réussi à déchirer quelques pages de son registre, avant de leur donner ce passeport de malheur. Quelques semaines après, les mêmes policiers sont revenus et ont emmené tout le monde dans des autobus, direction les camps, puis les trains.

Il explique que nous les juifs, sommes les témoins du monde déchu où nous vivons. Il explique que Dieu nous a mis à part, pour aimer ce monde d'une façon inconditionnelle. Dieu a béni les juifs de façon particulière, Il leur a interdit de saluer les idoles du monde, qu'elles soient des statues ou des hommes-dieux. Il explique que nous avons un devoir de témoignage de l'amour de Dieu, une obligation de générosité, laquelle me rappelle l'assiette supplémentaire, toujours disposée sur la table de nos repas. Il continue en disant que la persécution dont les nazis nous accablent, provient de leur jalousie, vis à vis de notre position à part du monde. Ils disent, les nazis, que nous avons les femmes les plus belles, que nous volons l'argent des honnêtes gens, que nos nez sont crochus, et nos doigts fourbes et longs, comme pour mieux attraper l'argent que nous volons... pourtant mon nez, il n'est pas comme ils disent, celui de maman non plus. Les mains de papa, elles aussi sont plutôt rassurantes, bien larges et fortes, quand elles me serrent contre lui.

Le monsieur à lunettes nous propose de chanter ensemble, pour nous rassurer, il propose mon poème : *quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi : Ta houlette et ton bâton me rassurent...*

«*Ta gueule...*»

l'interrompt une voix venue du fond du wagon, «tu vois bien que tu nous emmerdes avec tes conneries, tu vois bien que ton dieu n'existe pas, qu'il nous a lâché, qu'il nous veut du mal. Tu les as compté toi les morts, les coups, les filles violées. Tu l'as vu le crevé, au fond près de toi, il pue la mouche violette. Il va se vider de ses tripes, avant que les boches ne l'ai jeté au feu... alors tu

réponds, tu as quoi à dire ?»

Silence, silence dans le wagon, hormis le battement régulier des roues sur les rails, tougoundoun, tougoundoun, touc touc, il ne manquerait plus que le tambour pour nous accompagner dans une marche funèbre. Le Rabbin ne répond toujours pas ; il garde le silence, au contraire, il dévisage lentement celui qui vient de parler, les gens se sont d'ailleurs écartés, en forme de haie d'honneur, pour que leurs regards puissent mieux se croiser.

«Ben alors, tu réponds avec tes sornettes, tu réponds quoi ? Moi au moins j'en ai profité de la vie, je l'aurai consommée avant de cramer lorsque le train s'arrêtera». Personne ne répond, les regards se tournent alternativement vers le petit monsieur à lunettes, puis vers son interlocuteur, qui continue : «alors vas-y avec ta bonne nouvelle, tes sornettes ; je les ai séchés moi au moins ces discours du Shabbat, car on est tous dans le même wagon, toi le premier. Et toi, avec tes lunettes, tu auras fait quoi de ta vie ?»

Rien, il ne répond toujours rien, et il reprend seul son poème, tout en traçant un signe bizarre sur la paille, ignorant son agresseur. Il poursuit, «*Tu dresses devant moi une table, en face de mes adversaires*». Maman se lève alors d'un bond, et frappe dans ses mains tout en chantant. Tout le monde tourne le dos au détracteur, fermant une haie de déshonneur, et reprend en chœur le chant. Cela dure de longues minutes, comme si l'éternité se rapprochait un peu de nous, jusqu'à ce qu'un enfant nous ramène à la réalité. Il pleure, il a faim, personne n'a rien à lui donner, personne.

L'espoir s'est envolé, tout reprend son allure initiale, le râleur s'est tu, il s'est recroquevillé sur lui même, affalé comme un fœtus, plus personne ne le regarde, il n'a même qu'une toute petite place pour lui, comme s'il s'était isolé du groupe, voire même banni. Le petit Monsieur, désormais silencieux, se met à pleurer lentement, en silence. Les larmes coulent de ses yeux, les unes après les autres, comme si elles se donnaient le signal ; l'une sort d'un côté, puis la suivante de l'autre, une à droite puis une autre à gauche. Elles semblent attendre d'avoir mouillé sa chemise, pour que l'autre œil lâche la sienne. Il ne sanglote pas, il pleure, ses lèvres bougent, comme s'il récitait notre poème.

Une grande dame à côté de lui a même posé sa tête sur son épaule, elle est rigolote, elle s'est tordue pour se mettre à sa hauteur. Le bébé s'est finalement calmé. On n'entend plus que le bruit des grosses mouches, entrecoupé des pets sourds d'un gros monsieur au fond, qui pourtant n'a pas trop mangé, car

il n'y avait rien à avaler depuis tellement de jours.

Quelqu'un demande machinalement à son voisin, se sa voix trop forte pour passer inaperçue, s'il a quelque chose à manger ; mais il entend toujours la même réponse laconique : rien, rien à part rien du tout. Alors il repose dans une autre direction la même question, comme si elle allait le nourrir, pour entendre en écho la même réponse négative, ou plutôt réaliste.

Je n'arrive plus à dormir, car ça sent vraiment mauvais, surtout au fond, du côté opposé où je me suis assis, qui est devenu les toilettes des lieux. Tout le monde lui tourne le dos à ce coin, pas très grand, qui s'est vu garni spontanément d'un peu plus de paille qu'ailleurs, pour que les odeurs ne se répandent pas trop vite. Je pense même que quelqu'un a ramassé les crottes et la paille souillée, pour réunir ces excréments en un seul lieu. Comme ça on ne montre pas nos fesses aux voisins, pas plus que nos culottes sales et puantes d'ailleurs. De toute façon, on a tellement peu mangé, ni bu, que personne n'en n'a réellement besoin de ce coin. Je me demande d'ailleurs si ceux qui y vont, n'ont pas caché quelque chose à manger pour eux seuls, bien égoïstement, sans le montrer aux autres, de peur qu'on ne le leur vole.

Mon ami Rabbin se rapproche lentement du monsieur qui l'avait agressé, lentement, très lentement, en faisant attention pour ne pas le déranger. Il s'arrête même chaque fois qu'une mouche se lève. Il lui faut bien une demi-heure pour parvenir à sa hauteur. Le méchant, lui, il ne remarque rien du tout, il s'est même mis à pleurer à son tour, à pleurer à gros sanglots, entrecoupés de mots que je n'arrive pas à comprendre. La main du Monsieur gentil se rapproche de sa tête et commence à lui caresser les cheveux, d'un geste lent et régulier, comme celui que me fait ma maman pour m'endormir.

Je m'approche aussi pour mieux voir, intriguée par la réponse qui va arriver. Les regards se braquent peu à peu dans la direction des deux protagonistes, lentement, aussi lentement que la fatigue de ces visages creusés le permet. On dirait une pièce de théâtre, suspens... ! Alors mon ami à lunettes reprend sa chanson, je le vois sur ses lèvres, il ne parle pas, au contraire, il mime les paroles, j'en suis certaine. Puis il se risque à lever un peu la voix : *«tu es avec moi...»*, «ta gueule» lui répond le monsieur, que je trouve vraiment méchant, très méchant, «ta gueule, t'as compris», répond-il en lui renversant le bras méchamment, très méchamment.

Mais mon ami à lunettes ne lui répond toujours pas, il le regarde lentement,

sans bouger, tellement lentement, qu'on se demande comment il supporte la douleur de la puissante main qui lui serre l'avant bras. Il lui sourit même à son détracteur, d'un sourire posé, qui veut dire, «je t'aime, et j'ai envie de te dire quelque chose d'important». Cela dure bien une minute, tout le monde regarde fixement les deux protagonistes ; le temps semble s'être encore figé, congelé même, mais mon ami ne bouge pas, toujours immobile, avec son sourire tellement gentil, qu'on a tous envie de dire au gros méchant : «alors réponds-lui, quoi, lâche le et embrasse-le».

On n'en n'a pas le temps, un grand monsieur très fort traverse le wagon, fou de rage, ça se voit ; il passe devant moi, se saisit du gros vilain, lui assène un coup de poing dans la tête, puis le jette contre la paroi du fond, celle des toilettes, ou du moins ce qu'on essaye de croire qu'elles sont. Sa victime tombe au sol, évanouie, la tête dans le caca. Les mouches le recouvrent aussitôt, tournant en rond, au dessus de ses cheveux sales, comme pour dire qu'elles ont été dérangées. Le sauveur de mon ami regarde la scène, fier de lui, attendant un remerciement, ne serait-ce que pour avoir fait lâcher l'étreinte du bras de mon ami à lunettes. Mais rien, rien ne vient, absolument rien en guise de réponse, rien que le silence des mouches et des roues, en forme de conclusion sur la divergence des méthodes, entre ces trois protagonistes d'une comédie dramatique, sur le marchepied de l'enfer.

Le temps s'est encore arrêté, décidément il s'arrête souvent ce temps. Il faut dire qu'on a tout le temps, jusqu'au bout de la nuit, jusqu'au bout de ce voyage, jusqu'au bout de l'éternité. Alors mon ami dévisage son sauveur lentement, encore plus lentement qu'il ne le faisait avec son agresseur. Un sourire idiot apparaît sur son visage au sauveur, tellement idiot, qu'il semble issu d'un film comique, comme ceux qu'on voyait parfois le dimanche. Mon ami veut lui dire quelque chose, qui ressemble à ce qu'il disait au vilain monsieur, mais je n'arrive pas à comprendre quoi. Tout ce que je sais, c'est que le sauveur a compris le message, et qu'il retourne à sa place, l'air dépité et penaud, sans même demander son reste.

Alors le monsieur à lunettes quitte son sauveur, et s'avance vers le coin toilettes, puis il prend la main du gros blessé, lui caresse la tête, et lui chante son poème, lentement, très lentement. Tout le monde le reprend en cœur spontanément, sauf son sauveur, anti-héros malgré-lui, maintenant prostré dans son coin, accablé par l'incompréhensible de la situation. Il ne comprend toujours rien à la situation, embarrassé qu'il est, entre les regards réprobateurs de la foule et ceux gentils de mon ami à lunettes. Tout en chantant, une haie s'est formée entre lui et le sauveur idiot, comme je l'appelle maintenant. Les regards oscillent entre lui et mon ami, lentement, au fur et à mesure du rythme

du poème et du mouvement oscillant du regard de mon ami, qui sourit tellement gentiment aux deux protagonistes de la scène, oubliant son public.

Le temps passe ainsi, lentement, très lentement ; un parfum de bonheur semblerait même flotter dans l'air, jusqu'à ce que le Rabbin à lunettes dise sèchement : «il est mort», en retirant sa main du pouls de la victime du pseudo-sauveur, puis il repart sans rien dire de l'autre côté du wagon. Quelques commentaires fusent aussitôt : «au moins le voyage ne le fatiguera pas», «il a de la veine, lui les flammes des boches ne le cuiront pas», «et si on le mangeait...» suivi d'un rire nerveux, puis d'un torrent de larmes du sauveur, finalement interloqué...

Ma poupée

La campagne du nord de la France semble tellement calme, qu'on pourrait y trouver un bonheur impossible, par ces temps difficiles. Ici pas de haine, pas trop d'allemands, pas de juifs visibles, pas de bombes, des champs à perte de vue, couverts d'une promesse de récolte abondante, auxquels s'affairent pour l'essentiel des femmes et des grands enfants. En oubliant l'absence des hommes dans les champs, qu'on se croirait presque revenus dans une normalité de temps de paix.

La voie ferrée qui traverse le village voit passer son lot d'inconnues, de marchandises inaccessibles, d'espoirs, mais aussi de questions. Derrière chaque panache de fumée noire, après chaque sifflet précédant l'arrivée au passage à niveau, la même question se repose, qu'y a-t-il au-dedans de chaque wagon ? Pourtant qui se la pose cette question. Oui, qui réfléchit plus loin que les façades de bois des wagons qui passent ? Qui tente de percer les secrets pas si bien gardés, de ces prisons ambulantes ? Qui veut savoir, sinon personne ?

Il faut dire que les nouvelles vont vite dans le village, depuis qu'une feuille est tombée juste au pied de la barrière où vit la famille de Joseph, révélant au monde le contenu sordide d'un convoi de marchandises, pourtant d'apparence banale. Trente-cinq wagons à bestiaux, noyés dans le noir de la fumée de la locomotive, qui avait ralenti dans la courbe serrée. Trente-cinq lots de désespoir, emmenés vers l'inconnu, vers l'incertain, qui prenaient forme de chair humaine en transit, et non de bestiaux envoyés en Allemagne, comme on voulait le croire dans le village. Ce n'est pas une seule, mais une liasse de cinq feuilles, qui est tombée. Elle rassemblait des noms, des prénoms, des dates de naissance, et un commentaire : Juden, Terrorist... Le début de la feuille est écrit en allemand, il indique ce qui ressemble à un nom de ville, «Dachau», qui semble être la destination finale du convoi.

Au bar du village, pourtant on n'ose pas parler publiquement de ces bruits, étouffés par la peur des trains de passage. Personne ne commente le contenu de cette liasse de condamnés. Mais dans les maisons, le soir venu, les bouches

se délient. On rapporte en famille, ou entre amis proches, les bruits entendus à la gare de triage, les mains passées dans les fenêtres des wagons à bestiaux, les appels au-secours des passagers maudits, qui ne reçoivent pourtant aucun écho à leurs cris. On raconte les murmures coupables des chauffeurs de locomotives, qui transportent jusqu'à la frontière allemande, leur cargaison de futur-morts, ou de déjà perdus. Certains chauffeurs rentrent déprimés, coupables même de ne pas avoir eu le courage d'ouvrir les portes de leur prison ambulante, comme s'ils en avaient le loisir. Ceux-là, ils noient leur désespoir dans l'alcool de contrefaçon qui circule abondamment dans cette campagne épargnée.

Les autres chauffeurs quand à eux, s'en moquent, ils disent qu'ils n'ont pas le choix, et même que ce ne sont que des juifs qu'ils transportent. Certains rapportent les commentaires hilares des soldats allemands, à qui ils transfèrent à la frontière leur droit de vie et de mort, en forme de marchandise à moitié périmée. Ces soldats imbéciles racontent la puanteur qui sort de ces prisons roulantes en bois, laissées à chauffer au Soleil, comme de vulgaires sacs avariés. Ils trouvent là une justification à leur imbécillité fidèle à suivre des ordres stupides.

Mais sur le fond, aucun chauffeur n'ose penser à tout cela le jour, et seul l'alcool rare du soir délie leurs langues avars. L'un d'eux a même raconté que sa locomotive est tombée en panne, bloquant le convoi durant deux jours, puis il a manqué panne de charbon, pas très loin de la frontière allemande. Une fois arrivé à cette maudite frontière, l'odeur était tellement forte, que les soldats allemands on jeté un coup d'œil à l'intérieur des wagons : tous morts, hormis quelques-uns, qu'ils ont exécuté d'une balle dans la tête. Le conducteur comprenait l'allemand, il raconte que l'officier commandant l'opération a même rajouté que cela ferait autant de charbon économisé, puisque le convoi pourrait repartir, une fois déchargée sa cargaison dans un camp proche.

On dit qu'on ne sait encore rien à ce moment-là sur le destin final des juifs, mais en fait on sait déjà tout. Alors on se tait, tant qu'on y arrive, on interdit aux enfants de parler, de penser, de questionner... On n'en parle même pas à la messe du dimanche matin, le curé ne sait rien, et même s'il savait, il ne voudrait pas parler. Il serait d'ailleurs incapable de situer ces mains juives hagardees dans le plan du salut divin. Il a trop peur de l'occupant, trop peur pour sa propre vie. Ou s'il n'a pas peur, il présente quand même une terreur de façade, pour pouvoir mieux aider, du peut qu'il y arrive.

Alors les trains chargés de juifs passent encore et encore dans le village de Joseph, mélangé parmi d'autres, porteurs d'armes, de chars, ou de marchandises diverses. On ne peut plus les ignorer, on ne peut plus se boucher les oreilles, et lorsque l'un d'eux ralentit en bloquant la barrière, sans qu'aucun cri n'en sorte, le monde de Joseph bascule dans la vérité dramatique, lui il a compris.

«Dis maman, c'est quoi un juif, c'est ceux qui ont une étoile cousue sur leur cœur ?» C'est que Joseph a les oreilles bien formées, il écoute, même s'il parle peu. Dans la cour de récréation de son école, tous les enfants ont entendu parler de la liste de noms, tombée du train la semaine dernière. Et chacun y va de son explication, ou du moins de celle que ses parents lui a donnée. Joseph, il n'a rien à dire, car il n'a rien entendu. Alors il écoute, sans répondre, mais il cherche à comprendre de tout son cœur.

Il revient tout essoufflé du passage à niveau, où il jouait. Il vient d'y trouver une poupée noircie, à moitié déchirée, sur laquelle sont écrits un nom, Miriam, et un cœur. Une étoile jaune est cousue à l'arrière de la robe, dont le rôle premier semble de boucher un large trou dans le tissu de rembourrage. Un bras est tombé, perdu, l'autre est décousu, et les jambes laissent percer leur contenu par des trous.

«Dis maman, c'est quoi un juif», répète Joseph. Sa poupée pue, elle sent même vraiment très mauvais, mais Joseph la serre contre son cœur, il veut comprendre. Sa maman tente de la lui arracher, en vain, mais elle reste avec une jambe dans les mains. Il faut alors une gifle bien pesée sur la joue de l'enfant, pour que son trésor lui soit volé, et finisse à la poubelle, aussitôt recouverte d'une bonne couche d'épluchures de légumes, comme pour mieux la cacher.

«Mais maman», crie le garçon, «qu'est-ce que j'ai fait ?»

«Rien, ne t'occupe pas de ces choses là, car tu pourrais y aller toi aussi dans le train, t'as compris ?»

Non, il ne comprend toujours pas, mais vu le regard de fureur de sa maman, il s'en va penaud, oubliant momentanément ses questions inutiles. Il repart fouiller à côté du train, qui après avoir franchement ralenti, est reparti sans l'attendre. Il faut dire qu'il a créé un sacré embouteillage ce train. Il a même séparé le village en deux. Il y a ceux qui n'ont rien voulu entendre, et les quelques-uns qui s'en sont approché, pour lire les feuilles de route, insérées

dans les poches des wagons. Ils y ont entendu des restes de souffles de vie, des murmures fatigués. Mais ils ont aussi vu des cadenas trop épais, qui gardaient ce qui devait être un trésor inaccessible. Ils ont aussi eu peur des soldats qui les visaient méchamment, lorsqu'ils les repéraient, malgré la courbure de la voie.

Il y a pourtant un enfant qui a pu serrer une main dépassant timidement d'un wagon, jusqu'à ce qu'un soldat allemand, descendu du train pour sa ronde, le prenne en joue avec son fusil, et tire un coup. Heureusement, le gosse a pu se faufiler dans la haie voisine, et se cacher. Si la main serrée aura perçu une bouffée d'espoir, un souffle de vie, quelques paroles échangées, le bruit de la détonation aura en revanche replacé les rêves d'espoir des passagers du train, dans la réalité de leur situation dramatique. Ce coup de feu aura surtout éparpillé les rares courageux qui s'étaient approchés du train morbide. Car tous dévalèrent aussitôt le talus, puis profitant de la courbure de la voie ferrée, se cachèrent derrière les arbres, laissant les soldats allemands tirer en vain.

C'est certain, ce soir personne ne parlera de cet incident au bar du village. On ne sait pas trop qui dit quoi aux allemands, il vaut mieux se taire, des fois que... Pourtant ces boches sont rassemblés dans une ville lointaine, il n'y n'en a pas au village. On connaît même les indics, mais on a peur d'eux. Alors autant se taire, répétons-le, des fois que... !

Joseph s'est caché au premier coup de feu, il a eu trop peur. Mais une fois le panache de fumée noire éloigné, il revient sur les lieux, et il fouille le bas-côté de la voie. Il faut dire qu'ici, la courbe est tellement serrée, que les trains doivent ralentir, et surtout siffler longtemps avant d'arriver au passage à niveau. Donc, il le sait bien, aucun danger pour lui de se retrouver nez-à-nez avec un imprévu.

Il retourne quelques cailloux, et fidèle à son instinct de limier, appris dans les livres de la bibliothèque, il déplace quelques branches de la haie qui jouxte la voie, mais il ne trouve rien ; rien, comme si le train n'était qu'un fantôme maintenant disparu au loin, ou encore une illusion, dont on n'entendra plus jamais parler ! Alors il rentre, traînant les pieds, l'air bredouille, comme lorsqu'il rentre de ses parties de chasse aux lapins dans la forêt voisine, qu'il n'a d'ailleurs jamais attrapé. C'est précisément à cet instant qu'il trouve là couché sur le sol une feuille, une seule, noircie de la fumée du train. Un trésor caché sans doute, qu'il n'arrive pas à lire, ce doit être un message codé, pense-t-il, une langue inconnue ! Fier de lui, il la ramène à sa maman, elle la lui

transcrira, et il aura certainement une belle récompense.

La nuit est tombée maintenant. Elle hurle, elle appelle son mari au-secours : «regarde ce que le petit a trouvé par terre, à côté du train qui s'est arrêté. Ils avaient raison les voisins en revenant de la ville, ils transportent des gens dans les trains. Regarde, c'est écrit des noms, des gens.» Elle ne peut s'empêcher d'énoncer à vive voix quelques-uns des noms de ces damnés, jusqu'à ce que l'un d'eux résonne dans la tête de Joseph : «Miriam».

Il court alors à la poubelle, renverse la montagne d'épluchures, et ressort la poupée, son trophée. Il en arrache le papier, et vient le montrer à sa maman, fier comme un héros. «Regarde maman, Miriam elle m'a donné sa poupée», dit-t-il droit comme un vaillant guerrier. Mais une giflle encore plus forte que la précédente le fait tomber au sol, assénée par la main de son père. Il lui arrache des mains le bout de papier déchiré et le jette au feu, avec la liste de noms rapportée par le petit garçon.

«Tu te rends compte, si les boches venaient chez nous, et qu'ils trouvaient cela», dit-il l'air hagard, terrorisé par le courage qu'il n'a jamais eu, même pas à la guerre, car il s'est fait réformer. Ses yeux vides de volonté, comme terrorisés par la sentence à venir, qu'il perçoit déjà : «coupable de haute trahison, condamné à mort !»

Joseph a le temps de s'enfuir, il court à corps perdu, il sert sa poupée aussi fort qu'il le peut dans ses bras d'enfant. Il court, il court, et quand son père le voit disparaître dans la forêt, son regard noir prépare la correction qui le ramènera à la raison. Une «rouste», une bonne cette fois, il recevra. «Il ne va quand même pas nous faire embarquer pour ces conneries, le gosse...», pense-t-il à voix haute. «On n'aurait jamais dû...» mais la présence de sa femme, venue s'enquérir de son enfant, le fait sursauter, et la conversation cesse aussitôt, le sujet «Joseph» a toujours été banni de leurs échanges !

Joseph court, court, il court de son mieux. Il sait où il va, dans son îlot bien à lui, celui que personne n'a jamais trouvé, malgré bien des tentatives de ses camarades de classe et de ses parents aussi. De sa maison à sa cachette, il n'y a guère plus que deux kilomètres, suffisamment pour aller de l'autre côté de la petite colline, dans le bois, celui du grand-père, au milieu des ronces, là où personne ne va plus, car tout le monde le croit hanté. Il faut dire que Joseph est très fort en spéculations, il a largement amplifié les histoires de fantômes dans son école, inventant même certaines, ou plutôt répétant ce qu'il avait lu

dans les livres de contes de fées, pour les placer dans le contexte adéquat. Il est bien astucieux Joseph, espiègle même, et calculateur, qualités que nulle ne lui prêterait, à cet enfant tellement solitaire.

Il quitte la route au détour d'une courbe, il saute dans le fossé, et se tapis bien au fond, la tête contre le sol, pour écouter comme le faisaient les indiens d'Amérique ; c'est son maître qui le lui a montré en histoire, sur un grand poster, qui trône encore dans sa classe. Il attend dix bonnes minutes, et pour être certain, il compte jusqu'à mille. C'est long mille, alors il s'arrête toujours à six cent soixante dix, plus quelque chose. De toutes façon, au-delà il s'emmêle les crayons, et ça l'énerve.

Le temps requis s'est écoulé, il rampe dans l'herbe qui est toujours sèche ici, lorsque le Soleil a brillé, car elle est exposée plein Sud. Il le sait, et comme ça, il ne laisse pas de traces derrière-lui ! Il ouvre délicatement avec ses mains un passage entre les ronces, toujours le même, pas plus grand que ce qu'il faudrait à une brebis pour passer. Il a tout prévu, des planches en bois, pour former un petit tunnel protecteur ; elles restent là disponibles, pour un prochain passage. La traversée du mur de ronces se fait sur cinq longs mètres, elles ont été soigneusement arrangées autour du tunnel, pour qu'aucune écharde ne vienne déchirer ses habits, ou pas trop. Au passage, il savoure quelques-unes des baies noires qui garnissent son refuge top-secret. Elles sont délicieuses cette année.

Il se relève, et d'un pas furtif, mais certain, il court le long du sentier qu'ont marqué ses pas, lors de ses escapades régulières. Il est malin Joseph, car même l'hiver, les ronces persistent, et protègent ainsi son chez-lui, son lieu magique. Il n'a que quelques centaines de mètres à parcourir, pour arriver à demeure. Une grande bosse de terre, un trou, puis une autre bosse, et il est dans son donjon. D'ici, il voit tout à l'entour, il peut détecter la présence de tout intrus, forçant son domaine.

Il n'a pas besoin de creuser beaucoup, pour extraire de la terre meuble une petite boîte de fer, que la rouille n'atteint pas. Il faut dire qu'il le nettoie scrupuleusement, son coffre-fort posé dans sa forteresse, faite d'un lit de gros cailloux pour évacuer l'eau de pluie, et couvert d'une grosse planche de bois. Bon, elle commence à pourrir un peu, mais il le sait, et il en ramènera une autre prochainement. Il faut rappeler que sa cachette est située entre l'école et la maison, ce qui lui permet de s'y perdre régulièrement, lorsqu'il sait que son père est occupé, sans avoir à lui inventer trop d'histoires. Mais sa maman est complice, bien qu'elle ne connaisse pas le lieu exact de la cachette.

La poupée rejoint frénétiquement le coffre déterré, son trésor à lui tout seul : quelques cailloux brillants, qu'il prend pour de l'or, un livre d'images humide, un anneau de métal jaune, du laiton... Il écrit frénétiquement au crayon de bois sur un papier le prénom de la petite fille, Miriam, sa date de naissance, sa ville, le jour du passage du train. Il raconte même ce qui s'est passé aujourd'hui, comme s'il était devenu journaliste, en charge d'une mission top-secrète : la feuille avec les noms, le feu où elle a fini, la gifle de son père...

Au loin des bruits de pas de course se font entendre, c'est son père plus enragé que jamais. Il halète du poids de la graisse qu'il doit porter. Il faut dire qu'il ne connaît pas la faim, le brave homme. Le métier de garde-barrière ne paye pas trop, mais il est logé gratuitement, et il dispose d'un grand potager, lequel n'intéresse personne, car situé trop loin de la ville. Les rares chapardeurs y sont démasqués par le chien qui aboie au premier bruit suspect. Une seule fois les allemands sont venus demander des «Kartoffel», comme ils disaient. Le voisin, appelé à la rescousse pour traduire, n'a même pas eu à se fatiguer, ils avaient déjà pris une pioche et déterraient eux-mêmes les précieux tubercules. Ils étaient pressés, ils sont partis vite, alors ils nous en ont laissé suffisamment pour manger.

Joseph regarde de son mirador la scène de son père bredouille dans sa chasse à l'enfant. La nuit est tombée maintenant, mais la Lune donne suffisamment de lumière pour qu'il puisse épier la situation. Il est monté à cet effet sur un châtaigner situé au milieu de son domaine, bien caché par les feuilles. Ce dernier lui sert d'ailleurs d'alibi en automne. Comme ça, en ramenant à manger, il a une bonne excuse. Heureusement que les châtaignes c'est bon, car malgré le potager et le marché noir, elles sont parfois les bienvenues.

Une chaise au milieu du petit salon, les mains prisonnières dans le dos, liées par une corde mal serrée, une gifle, puis une deuxième, puis une troisième, jusqu'à ce que la maman de Joseph attrape le bras de son époux, bloquant ainsi la suivante. «Cesse, tu vois bien qu'il ne dira rien du tout. Il est bien assez rouge comme cela, et on pourrait nous dénoncer en plus. Et puis si tu as peur, c'est ton affaire, moi ils ne me font pas peur ces allemands. Tu le sais bien, on a dit que ces juifs sont regroupés pour partir à Madagascar, que c'était un geste de clémence, de s'en débarrasser loin de nous, pour que la France soit renouvelée...»

Il répond, grommelant, «de toutes façon, on n'a rien fait, rien vu, les feuilles sont brûlées, et pourquoi l'a-t-on pris lui, ce Joseph, il aurait pu y aller lui-aussi dans ces train ? Moi je n'y crois pas à ton Madagascar, car ils ne les mettraient pas dans des wagons à bestiaux, quand-même ? Il y a autre chose qu'on ne sait pas.»

«Tais-toi, tu ne sais plus ce que tu dit», lui crie-t-elle en l'éloignant du gosse terrorisé. Elle continue tout bas, pour que Joseph n'entende rien : «tu sais bien d'où il vient, on ne va pas le jeter quand même, et tu sais qu'on n'en n'aura plus de nous-mêmes d'enfants, après mon accident !»

Elle revient vers Joseph, l'air sévère, mais ayant remis ses menaces au rayon détente : «alors Joseph, tu n'as rien vu, tu n'as rien fait, tu ne diras rien à tes amis, ni aux allemands, ni à ton maître d'école, ni au curé ; c'est bien compris, oui ?»

Il répond baissant la tête, tout penaud : «oui maman, mais pourquoi j'aurais pu être dans le train ?»

Une gifle nerveuse lui sert de réponse, elle ne sait plus se contrôler : «tu le sauras quand tu seras grand, c'est tout, ce n'est rien d'ailleurs», oublie-le, je n'ai rien dit, c'était une bêtise.

Le voyage

Joseph a fait un grand détour en sortant de l'école, il a vérifié qu'aucun de ses camarades de classe ne le suivait. On le sait, aucun n'est son ami «de vrai», il est solitaire, il vit dans son rêve, et depuis que le train s'est arrêté, il ne pense plus qu'à la petite fille Miriam, qui lui a offert hier sa poupée. Il l'imagine, il se la décrit dans ses rêves les plus fous, se voyant lui donner la main, et déterrer avec elle, la seule qui le mérite, son trésor. Il imagine lui restituer sa poupée, le torse bombé comme un soldat héroïque, tendre sa joue, et recevoir un long baiser, sa première marque de tendresse féminine authentique. Elle a envahi sa vie, quoi ! Mais sait-il réellement où elle est, et ce qu'elle vit, certainement pas.

Quand à moi, je suis bien loin de cette barrière de passage à niveau maintenant, il fait froid, le soir est tombé, je grelotte, ma chemise est trempée de la sueur du jour. J'ai toujours soif, je n'ai toujours rien mangé, ni bu. En plus, ma poupée, dernier refuge pour poser mes rêves me manque terriblement. Quelle sottise je fais de l'avoir laissée. Je l'imagine abandonnée le long de la voie ferrée, ou encore déchiquetée par les roues du train. Mais ce rêve d'une main qui l'aurait secourue, qui aurait lu mon nom inscrit dessus, oui ce rêve me tiraille, à un tel point, que je n'arrive pas à le chasser de mes pensées, désormais embrouillées.

Le calme est arrivé dans le wagon, on a même un peu plus d'espace. Il faut dire qu'il a été aménagé avec soin, sous les ordres du gentil Monsieur à lunettes, que certains ont finalement bien voulu écouter, sans qu'il n'ait à imposer le moins du monde ses conseils. Devant à droite dans le sens de la marche, c'est moi et mes parents, collés contre le mur, là où le Soleil ne tape pas la journée. On est accroupis serrés, mais on peut quand même allonger les jambes, moi complètement, mais papa et maman pas trop ! Tout le long des murs, il y a des gens, ou plutôt des ombres de gens, assis comme ils le peuvent. Au milieu, d'autres gens se sont assis dos à dos, voire allongés com-

plètement pour les plus chanceux. La plupart a posé sa tête sur un semblant de tissu, du moins pour ceux qui en avaient.

Au centre du wagon, sans qu'il n'ait sollicité de place, le gentil Monsieur est debout, il lit à voix basse un livre qu'il avait caché dans sa poche de pantalon. Je reconnais ces paroles, que le Rabbin m'apprenait durant les classes de Shabbat. Il s'assoit de temps en temps en tailleur, mais il n'a pas sommeil, il ne tousse pas non plus, et il ne demande rien ; il n'est même pas allé aux latrines. En plus il n'a jamais demandé à manger. Quelqu'un lui avait proposé en remerciement un bout de pain, mais il l'a pris, pour le donner à un petit enfant tout amaigri et à sa maman. Un petit cercle s'est petit à petit formé autour de lui, pour écouter les seules paroles de réconfort, qui touchent encore les cœurs, les siennes. Je tire la jupe de maman pour me rapprocher de lui, mais elle refuse sèchement, arguant de sa fatigue, pour mieux masquer son désintéret. Papa, lui il dort carrément, ronflant comme lorsque j'arrivais le samedi matin dans son lit, encore chaud de la nuit.

Au fond à droite, côté arrière du sens de la marche, cinquante centimètres sont réservés aux latrines, bordées de paille épaisse. Les crottes et déchets qui recouvraient le sol, ont été au mieux regroupés dans ce lieu sordide. Au fond à gauche, les cadavres des morts ont été regroupés. Ils sont déjà huit, le monsieur qui a reçu une balle dans la jambe, une dame qui a vomi durant une demi-journée, tellement d'ailleurs qu'à la fin rien ne sortait plus de sa bouche. On m'a dit que c'était la dysenterie ou le choléra, je ne sais plus maintenant.

Quand aux autres, je n'inventorie pas la raison qui les a poussés à arriver sur ce tas d'être humains encore tiède. Tout ce que je sais, c'est que tout le monde tousse beaucoup, à cause de la poussière ambiante, légère et insidieuse. Elle s'envole de la paille crasseuse, poussée par la chaleur du jour, et flotte dans l'air, tellement minuscule, que seuls nos poumons la perçoivent. La nuit ça va quand même un peu mieux, elle cesse de voler, faute de mouvement. On arrive même à dormir, et les trompettes humaines se calment. Mais régulièrement les gens se mettent à éternuer violemment, tous en cœur, et certains crachent même. En fait, à part chez quelques-uns, j'ai du mal à trouver de la dignité dans cette population, qui ressemble plus à un troupeau de brebis individualistes, qu'à des êtres humains, à qui on vole l'identité. Hormis les quelques gestes de politesse au début, lors de l'embarquement, plus le temps passe, plus l'énervement se précise, associé à une indifférence exacerbée. J'ai même entendu quelqu'un dire, suite à un nouveau décès : «au moins ça fera de la place, et on pourra se chauffer dessus... !»

Un gros monsieur, transi de froid, est assis pas loin de moi. Il éternue en per-

manence, personne ne lui a prêté de chemise, ni de manteau. Pourtant il a sollicité presque tout le monde... Tout d'un coup, il se lève, titubant à moitié, ballotté par les mouvements réguliers du wagon. Il renverse deux personnes sans faire exprès, en écrase une autre, qui pour se venger, ou par réflexe, le fait tomber en retour. Il faut dire qu'à part la Lune, on n'a plus de lumière, on ne voit rien du tout, ou si peu. Mais il poursuit son but, il va au bout, à l'arrière, et s'étale de tout son long sur la pile de cadavres, comme guidé par un instinct morbide. Là il s'endort brutalement, ronfle doucement ; on dirait un enfant sage, ou un papy dormeur, question de point de vue.

Les corps inanimés se déplacent sous le poids du nouvel arrivant, et l'un d'entre eux, celui d'une dame, pourtant pas très grosse, pète tellement fort sous la pression qu'il ajoute brutalement à la pile tiède, que tout le monde se redresse pour observer l'origine du bruit perturbateur, un peu comme si c'était la seule distraction qui nous restait depuis longtemps. Il faut dire qu'il est tombé juste sur son ventre à la pauvre. Elle avait certainement commencé à fermenter de l'intérieur, alors il ne lui reste à la pauvre, que ce témoignage d'une vie passée à nous livrer encore. Le gros monsieur, lui continue de dormir, il a cessé de grelotter, réchauffé par la chaleur de la viande qu'il écrase. Les yeux de l'assemblée se détournent finalement de la scène. On l'oublie assez vite, chacun étant rattrapé par son angoisse propre, qu'il ne sert à rien de partager avec le voisin, trop chargé par la sienne, pour être disponible, ou simplement attentif.

Le Monsieur à lunettes s'approche du gros monsieur. Je me dégage doucement de l'étreinte de maman, qui s'est mise à dormir, pour le suivre. Il prend son bras, caresse sa main, et lui parle, mais trop doucement pour que j'entende. J'arrive à quatre pattes à me faufiler vers lui, je m'accroche à son épaule, seule option pour ne pas tomber suite à un brusque mouvement du train, puis je serre très fort son cou, presque à l'étrangler. Il pose alors sa main sur la mienne, la réchauffe et la déplace lentement, pour desserrer mon étreinte trop forte. Il sent bon, je respire son parfum, c'est impossible qu'au milieu de cette puanteur, cette fragrance fleurie émane de son corps tout entier, comme si la mort ambiante n'avait pas de pouvoir sur lui. J'ai peur, j'ai encore plus peur de la mort, en collant mon nez sur sa peau. Mais en le respirant mieux, pour le sentir, comme une petite souris qui cherche son fromage, je reprends courage. Alors il prend ma tête dans ses mains, puis il me ramène dans ses bras au centre, à Sa place, et je m'endors d'un seul coup.

Un rayon de Soleil caresse ma joue, il joue à cache-cache avec mes yeux, il

traverse le mur opposé, illumine le peu de poussière restant dans l'atmosphère, grâce au calme de la nuit. Il disparaît au gré des arbres qui se placent entre lui et le Soleil, jouant ainsi une partition de musique qu'on pourrait croire céleste, tellement elle n'a rien à faire ici. Je sursaute tout d'un coup, la personne qui est assise à côté de moi m'est inconnue, maman est partie, le monsieur gentil a quitté sa place, et moi je suis revenue devant à droite, contre le mur.

Je me lève rapidement, je saute en l'air pour mieux chercher mes parents. Je vois maman au fond, là où on entasse les morts, elle pleure de tout son être, tenant dans sa main celle du gentil Monsieur. Il la serre contre elle, il lui parle tout bas, elle n'a même pas hurlé, rien, pas un bruit, elle voulait rester digne jusqu'au bout. Je comprends lentement, mes mains sales noircissent un peu mieux mes paupières, alors que je frotte mes yeux maladroitement, pour y retirer les restes de copeaux de paille accumulées durant la nuit. Mais je n'arrive pas à rester stoïque, et je crie de toutes mes forces : «papaaaaaaaaa, papaaaaa, papa...», je cours sans regarder, buttant sur des corps endormis, ou mal réveillés, pour m'affaler dans les bras de maman et du Monsieur à lunettes.

Il pleure lui aussi, doucement, très doucement. Les mains de maman oscillent de façon saccadée entre celles du Monsieur et celles de papa. Sa tête gît inanimée, comme désarticulée de son corps. Une longue trace de bave colorée de rouge reste accrochée à son menton ; elle a coulé jusqu'à son pantalon. Choléra dit maman, qui semble désemparée, perdue. Mon dernier rempart contre ce monde hostile, s'est rompu. Elle ne crie pas, moi si, même si j'étouffe mes sanglots contre les deux seuls êtres humains qui me restent encore, elle et Lui.

Il sent bon, toujours aussi bon, comme pour mieux repousser la mort. Cette odeur contamine maman, qui sent bon à son tour. Sa chemise blanche perd même un peu du gris que la poussière de ces deux dernières semaines avait accumulé. J'écarquille mes yeux tout grand, mes paupières ne me piquent plus, mes larmes les ont nettoyées, je comprends alors un peu plus ma chanson : «*Tu oins d'huile ma tête, et ma coupe déborde*». Mon futur bascule à cet instant précis, oui ce mot «futur» reprend alors tout son sens, il existe, il ne disparaît pas, il ne fait pas partie de la pile des morts, moi aussi je peux sentir bon, comme Lui.

Ces instants me semblent durer une éternité, je ferme les yeux, maman aussi. Je sens d'autres mains nous toucher, un espace s'est fait entre le tas de cadavres et le reste des gens. Tous ceux qui étaient au milieu nous ont rejoint, les yeux fermés, ils parlent à voix basse, je reconnais les psaumes du Shabbat, ceux qui guidaient les enterrements, mais aussi ceux qui réjouissaient les ma-

riages, comme s'ils avaient lieu d'être ici... ? On reste là longtemps, tellement longtemps que lorsque je me réveille de ce qui n'a pas été un mirage, je suis assise au milieu, sur les genoux de maman, à côté du Monsieur à lunettes. L'odeur âcre de la saleté a disparu, la puanteur de la mort n'est plus, on est comme sur une île perdue au milieu d'un désespoir incompréhensible à portée de vue humaine. On reste là ensemble, comme rachetés de la mort qui suspend son vol un instant.

Sauvés, non nourris ?

Le train s'est arrêté dans une gare, qui doit être minuscule, car aucun bruit ne s'y entend, rien, à part les voix du chauffeur, qui hurle des ordres, pour couvrir le sifflement rémanent de sa machine. Le bruit de la vapeur qui sort de la soupape de sécurité rythme la pause, son sifflement est strident, agressif même. Autant le choc des roues sur les rails était agréable, autant ce bruit persifleur de la vapeur me dérange profondément. Mais il est porteur d'une bonne nouvelle, on s'est arrêté. Je me laisse imaginer que les portes vont s'ouvrir, que les allemands vous nous amener des bons sandwiches, de l'eau, ou même qu'ils vont nous laisser sortir, pour nous dégourdir les jambes.

Mais non, rien vient. On ne les entend même plus d'ailleurs, ces fichus allemands, pas un seul. Pourtant ils sont bien montés dans le train, ce serait impossible autrement, puisqu'ils tiraient au fusil l'autre fois. On forme une marchandise trop précieuse, pour qu'ils nous abandonnent. Il fait nuit noire, la Lune n'a même pas le courage d'éclairer notre aventure, les nuages la cachent sans gloire ; facile, eux ils sont au-dessus de tout cela.

La locomotive a fini par émettre un long sifflement, sordide, comme un gémissement. Mon voisin érudit m'explique que le feu maintenant apaisé, la vapeur en excès part d'un coup. Elle reprendra son cours au moment du départ, lorsqu'il faudra remettre la chaudière en pression. Non, décidément ce silence sourd me fait peur, on reste longtemps, trop longtemps à mon goût. Quelque chose va se passer sûrement, c'est toujours comme ça dans les films, et j'aimerais tellement que mon film à moi, il soit modifiable à façon... j'aimerais en être le scénariste. J'écrirais alors qu'un gentil chevalier viendrait, il tuerait tous les méchants allemands, il giflerait le chauffeur couard, de son épée il ouvrirait toutes les portes, les unes après les autres, cassant avec sa grande épée, les cadenas épais qui les ferment. Il me regarderait, et il me proposerait de monter sur son cheval, puis il m'emmènerai avec lui, pour m'épouser ensuite, et m'aimer toute sa vie durant...

Mais je ne suis pas scénariste, alors il ne me reste plus qu'à écouter passive-

ment, et à raconter sans espoir d'influencer le cours des événements. Finalement ce n'est pas une si mauvaise idée que cela, car pas très loin, des cris commencent à s'entendre. J'arrive à regarder dans mon petit trou, celui adapté à mon œil d'enfant à moi toute seule. Il me permet de donner des nouvelles du vrai monde, celui des vivants qui vivent à l'extérieur, nous regardant passer sans s'inquiéter de notre sort macabre. Les passagers de mon wagon ont formé un cercle autour de moi. Je leur explique ce que je vois, tentant de ne rien oublier. Il faut dire que les fenêtres de mon côté ont été clouées par un allemand zélé durant un arrêt, car elles tombaient. Par chance les autres tenaient bien, et une pichenette placée intelligemment après le départ, permettait de les rouvrir, jusqu'au prochain arrêt, ou coup de paresse des soldats. De l'autre côté, un homme assez grand est monté pour examiner notre petite gare de campagne. Il ne lui faut pas beaucoup d'efforts pour voir au travers de la petite fenêtre barrée de grilles. Mais il n'y a rien à voir de son côté, du moins pas pour l'instant.

Les bruits que j'entends sont ceux d'une fête, accompagnée d'une musique vulgaire. Elle provient du milieu du quai de la gare, dans la maison où on vend les billets ; j'y distingue vaguement quelques soldats allemands s'en approcher. C'est un peu loin, et je perçois très mal la scène. Le bruit qui venait de la locomotive s'est complètement tu. Le chauffeur aurait-il quitté sa tâche pour se joindre aux autres ? Il a tellement atténué son feu, qu'on arrive à respirer correctement, la fumée noire ne sort quasiment plus de la locomotive ; ce monstre ignare, qui nous convoie vers la mort, s'est assoupi ; s'il pouvait mourir au moins ! Le crépitement des scories incandescentes, qui sortent d'habitude de la cheminée de la locomotive, ne se fait même plus entendre.

La chaleur est partie, un oiseau des bois rompt le silence de temps à autre, rapportant à mes compagnons d'infortune quelques bribes d'un monde devenu étranger pour eux, d'un espace désormais interdit, même à leur conscience. Il propose par son gazouillis un cantique de paix, qui n'arrive même pas à nous émouvoir, car il ne nous est pas destiné. Nous sommes enfermés dans une cage, dont la porte est fermée ; et même si l'oiseau chantait à tue-tête, il n'aurait pas la force de nous libérer. Pourtant, j'ai envie d'y croire à cette option, je voudrais la dérouler ma version de ce mauvais film, y replacer ma vie à moi, une vie sans wagon, une vie avec des portes sans serrure, que les méchants ne pourraient jamais fermer.

Oui, tout est calme, tout devient silencieux ; les éclats de voix proches, issus de ce qui doit être une fête dans la gare, se font maintenant sympathiques, comme si l'oiseau nous en avait averti. Mais on n'arrive même pas à rêver de leur demander à boire, de leur soutirer une simple pensée, une larme d'eau.

On sait qu'on n'y a pas droit, qu'on est bannis de leur monde, devenu ingrat pour nous.

C'est alors que des pas furtifs se font entendre discrètement, du côté opposé à la fête. Une main, ou plutôt un bâton frotte le bois du wagon, comme pour nous réveiller. Il passe sur toute sa longueur, puis il s'en va toquer le wagon suivant. Nous aurait-il oublié ? Nous aurait-il provoqué volontairement, pensant que nous pourrions nous rendormir ensuite ? Mais non, la main revient rapidement, elle frappe quelques coups discrets sur la porte. Elle nous demande de recevoir des colis, qui vont passer par les grilles des fenêtres. Sitôt dit, sitôt fait, plusieurs sachets assez fins sont lancés avec souplesse. Je remercie cette fenêtre instable et descendue toute seule, ce qui ne semble pas être le cas chez nos voisins, à en croire les bruits de lutte entre le métal, et une main malhabile qui veut ouvrir l'orifice salvateur.

Les colis tombent tous dans les mains de notre Ami à lunettes, comme s'ils lui étaient destinés providentiellement. En fait, il est respecté maintenant, et tous les regards se sont tournés vers lui, dès le début de la scène. Ce dernier jette un regard autour de lui, ajustant ses lunettes, et menaçant de ses yeux fermes toute tentative d'accaparement des colis providentiels. Il n'a rien besoin de dire, pour que nous nous mettions en rang, et que nous attendions chacun notre tour une ration, qu'il saura compter ensuite.

Les sacs tombent les uns après les autres, il y en a cinq, puis six, puis sept..., finalement ce sont douze colis qui nous arrivent. La main extérieure, devenue voix humaine, nous explique qu'elle ne peut pas faire mieux. Les soldats ont été tous attirés dans une fête à la gare, pour qu'ils puissent passer à l'action, sans craindre de représailles. Là-bas, les verres trinquent, l'alcool doit y couler à flot, afin de mieux protéger l'action en cours, salvatrice à nos yeux.

Puis la main s'éloigne, elle va vers le wagon suivant ; je la suis, je l'épie, comme si elle n'avait pas le droit de partir, elle qui connaît la liberté, elle qui respire un air pur, non-empesté par la poussière de la paille décomposée. D'ailleurs, elles devaient être nombreuses ces mains, car en à peine dix minutes, leur œuvre a été menée à bien. J'espère qu'ils n'ont oublié personne, rien, qu'aucun wagon n'aura ni soif, ni faim maintenant. Alors je finis par repartir dans mes pensées de petite fille, me souvenant de la cérémonie de bénédiction du repas à la maison, de l'assiette toujours vide, destinée à un invité surprise, rarement présent d'ailleurs. On nous expliquait qu'on ne sait jamais, une personne, voire un ange, peut avoir faim et s'inviter à l'improviste. Moi j'en abusai en fait souvent, en invitant mes copines à l'improviste. Elles avaient ainsi toujours une place, celle du roi, mes invitées. Je me souviens de

ces soupes onctueuses, que j'avais du mal à avaler. Alors pourvu que les sachets n'en contiennent pas ; et puis tant pis, même elles je les avalerais avec plaisir, j'ai trop faim, après tout... !

Notre cadeau est maintenant présenté. Il faut dire que nous avons même reçu une nappe, pas très grande, mais elle est là, comme pour nous faire penser à un dîner champêtre. Les provisions sont étalées, regroupées par affinités, et un mètre de distance nous est imposé vis à vis d'elles, par notre Ami à lunettes, qui veille au grain. L'heure est grave, dit-il. Ceci doit absolument être caché de la vue des soldats allemands, car s'ils le découvrent, ils nous prendront tout. Il nous explique, qu'ils ouvriront bientôt le wagon, pour en retirer les morts. Demain, nous arriveront en Allemagne, et ils le font toujours. Ensuite encore un autre jour de train, et nous arriveront à destination, dit-il ! Nous sommes tellement affamés, que personne ne se pose de question, personne ne veut savoir comment il sait tout cela. Sa présence réconfortante nous est finalement devenue naturelle.

Pendant ce temps, je compte ces mets succulents : 5 miches de pain, 10 bouteilles d'eau, 4 gâteaux couleur miel, plusieurs fruits un peu talés par le choc à l'atterrissage, un couteau, un gobelet en métal, un fromage sec et rond, qui sent un peu fort, une grosse tranche de viande salée, qui doit être du jambon... je n'arrive pas à en croire mes yeux, cette bénédiction nous tombe du ciel, c'est un miracle. La nourriture est séparée en deux tas, celle que nous allons manger tout de suite, et celle qu'on réserve pour le lendemain midi, si possible juste avant l'arrivée en Allemagne. Ensuite, ce sera inutile, on a déjà tenu deux jours sans manger, ni boire, on pourra bien continuer sur ce rythme, initié à Drancy d'ailleurs. Je reviens à mes pensées techniques, comment il sait tout cela ? Mes congénères d'infortune ne réfléchissent apparemment pas, ils ont faim, c'est tout. En fait, c'est comme s'ils n'avaient plus que lui pour donner un sens à notre infortune collective. Alors le miracle de sa présence, devenu une manne réconfortante, nous suffit. On pensera plus tard.

Nous ne sommes plus que 24 vivants sur 45 dans le wagon, dont 8 tellement malades, qu'ils n'ont même pas la force de manger quoi que soit. Notre Ami à lunettes se met alors au milieu de nous, et rend grâces pour ces aliments. Il parle longtemps, presque une éternité, bénissant la main qui nous a amené cette nourriture, à ses risques et périls, bénissant aussi l'Éternel qui a créé les cieux et la terre, et pour finir, nous bénissant chacun, l'un après l'autre, lentement. Pourtant on est maudits pour de vrai ; mais lui il bénit, il dit du bien sur nos miettes de vies encore disponibles ; il propose à chacun un avenir possible en contrepoids de la mort qui rôde. C'est bizarre, personne ne parle, tout le monde l'écoute, même ceux qui étaient méchants au début, même ceux qui

disaient qu'ils ne croyaient pas. Par contre, moi je crois, et je crois d'autant mieux, que je vois ce qu'on va manger. Les pensées et les doutes, ce sera pour après ces paroles, une fois la panse pleine !

Les tâches sont distribuées, il faut faire vite, des fois qu'on soit découverts. Chacun obéit docilement, la nourriture d'avance est cachée avec soin dans le coin propre, opposé à la porte, sous la paille. La dame et le monsieur chargés de cette tâche y retirent avec soin les derniers déchets et immondices, qui pourraient endommager ce garde-manger improvisé. Ils les transportent méthodiquement, l'air quand même un peu dégoûté, vers le fond, là où on avait décidé que seraient les toilettes.

Les malades sont pris l'un après l'autre, en premier, chacun par un valide, qui leur verse un fond d'eau dans la bouche, sans toutefois faire toucher le gobelet avec leurs lèvres, des fois que leur maladie ne nous atteigne. Puis ils sont remis en place, soigneusement alignés l'un à côté de l'autre, dans une place, qui sert d'hôpital de fortune.

Enfin, c'est à notre tour ; il était temps, car j'ai vraiment faim, mon estomac, qui s'était pourtant calmé, fait tout plein de bruits, celui du voisin aussi d'ailleurs, encouragé par ces visions charnelles et bien réelles. Le train est encore arrêté, il n'est pas reparti, c'est bizarre d'ailleurs qu'il reste ainsi tellement longtemps. On en profite d'autant mieux, on s'est rangés en cercle, exécutant scrupuleusement les ordres de notre Ami à lunettes. Il fait tourner l'unique gobelet, en nous rappelant de ne pas le porter à nos lèvres, question d'hygiène sans doute, comme si ce mot pouvait encore avoir une signification dans ce lieu étrangement dégoûtant.

Nous vidons ainsi cinq bouteilles d'eau, elles sont comptées scrupuleusement, et ça ne fait vraiment pas beaucoup par personne. Nous partageons aussi le pain et le fromage. Pour la viande c'est là que les discussions commencent, comme si on avait de l'énergie à dépenser sur ce thème. Les uns pensent qu'il ne faut pas se souiller par des viandes non-conformes à notre tradition, les autres s'en moquent totalement, arguant souvent de leur manque de suivi antérieur de ce principe fondamental. Curieusement, mon ami à lunettes ne se mêle pas de ce débat saugrenu, il n'émet pas d'opinion, il dit simplement : bon appétit. En fait, il répond par un sourire de compréhension à ceux qui se souillent copieusement par cette viande inconnue. Moi, je ne pense pas, j'ai faim, mais je suis l'exemple de maman, et je ne mange pas de viande. De toute façon, on l'a échangée contre plus de fromage, car ceux du fond se sont jetés sur leurs portions de viande.

Je n'ai pas le temps de poursuivre mon débat interne, qu'un long sifflet se fait entendre. Trop occupés par notre repas gastronomique, nous n'avions même pas entendu les soldats revenir à leur poste, et le chauffeur remettre sa machine en route, dans un jet de vapeur intermittent. La ronde habituelle des soldats, suite à chaque arrêt, qui font le tour du train, vérifient chaque fenêtre, hurlent quelques mots incompréhensibles entre-eux, tous en allemand. Cette valse bien réglée, personne ne l'a remarquée. On était trop occupés par l'ingestion des mets délicieux, tombés du ciel. D'ailleurs, ils devaient être un peu éméchés, ces allemands, car je n'ai entendu aucune fenêtre se relever, rien, ce qui a dû soulager bien des âmes, par l'air frais qui leur arrivera désormais à la figure durant le trajet. Le départ est brutal, comme d'habitude. Les wagons, mal accrochés l'un à l'autre, s'ébranlent en chaîne, entraînant dans leur mouvement leur cargaison humaine, désormais restaurée à satiété, au moins pour nous. Je reprends alors conscience d'un espoir de liberté à nouveau illusoire, car perdu de nouveau. Mais mon ventre est plein, il gargouille d'aise. Je suis enfin repue.

Il fait nuit, mais la Lune nous envoie quelques-uns de ses rayons. Un semblant de joie est revenu parmi nous. Un petit groupe s'est même formé autour de notre Ami à lunettes, entonnant un chant allègre, ceux qu'on entendait aux mariages. Une queue s'est formée rapidement aux toilettes du fond, chacun l'occupant à son tour, les autres respectant scrupuleusement l'intimité requise, comme si un règlement avait été affiché dans notre wagon. Je m'accroche à ma maman, sa jupe me fait du bien, même si elle sent vraiment mauvais, malgré le parfum reçu.

L'Allemagne

Le Soleil a dû monter très haut dans le ciel, car j'ai de nouveau soif et faim. Le train a ralenti, la locomotive siffle violemment. J'entends un bruit de pont métallique, qui résonne comme un tambour mal accordé. Il me semble qu'on traverse un fleuve très large, tellement c'est long. J'écoute les bruits à l'en-tour, comme d'habitude, mais rien ne les différencie de ceux que j'entendais. On passe ensuite au ralenti dans une gare, où je ne comprends plus rien du tout aux paroles perçues. J'apprends par mon voisin, que nous sommes arrivés en Allemagne, bien loin de chez nous désormais, si j'en crois mes livres de géo-graphie. Madagascar, c'était donc un mensonge, un de plus. Je cours rejoindre la place que j'avais au début, celle où j'avais passé ma poupée dans le sol, là où je peux percevoir au travers d'un petit trou, un semblant de liberté, comme une fragrance du vrai monde.

Un quai de gare apparaît, on roule toujours au ralenti. Il est plein de soldats allemands, comme ceux qu'on voyait à Paris. Ce quai défile lentement, comme si la locomotive voulait nous faire respirer un parfum de la vie de ce pays étrange à nos yeux. Je réussis à apercevoir des gens, à les dévisager, ils n'ont rien des monstres qu'on nous disait vivre ici, dans ce pays ennemi, avant le début de la guerre. Ils sont même normaux, au contraire. Au centre du quai, un homme isolé joue de l'harmonica, une mélodie entraînante, qui me rappelle une chanson entendue sur la radio, en France. Il est habillé en civil, il faut dire qu'il y en a tellement peu des hommes, par ici. Ils sont en effet, soit déguisés en soldats, soit absents. De même, peu de femmes se promènent sur le quai, hormis quelques élégantes, qui avancent d'un pas lent, ou font la pause, attendant sans doute quelque train, ou quelque ami proche.

L'une d'elles, devant qui on passe trop près, paraît incommodée par la fumée de notre locomotive. Mais elle a le temps de parcourir des yeux les feuilles d'accompagnement de la marchandise convoyée. Elle questionne, inquiète, un officier présent, sur la nature de notre train. Il faut dire qu'un convoi de marchandises, d'où émane une odeur pestilentielle, n'a rien à faire dans une gare de voyageurs nobles, sauf si on nous considère encore comme étant hu-

mains, au moins de façon temporaire, donc dignes d'accoster sur un quai de gare. L'officier crie très fort à la dame un mot que j'avais appris par cœur : «Juden». Je saisis aussitôt toute la réalité de la scène. La femme renvoie une moue immonde à l'officier, une large grimace la défigure, et elle recule horrifiée de plusieurs pas. Pourtant elle aurait pu courir pour faire arrêter notre train, en comprenant qu'on est des être humains, encore vivants. Non, au contraire, elle part en courant, pour changer de quai. Je la hais de tout mon cœur d'enfant, je la déteste... !

Le quai s'éloigne maintenant, je ne vois plus que des bâtiments, des murs noircis par la fumée, des toits d'usine. On rentre dans un tunnel, et la fumée noire de la locomotive nous fait brutalement tousser en cœur. On se croirait dans une répétition d'un futur certain, que certains découvriront dans quelques dizaines d'heures. La locomotive n'avance pas très vite, elle ne reprend pas de vitesse, ça m'étonne. L'ambiance à l'intérieur est hallucinante. La fumée a induit une terreur dans toutes les âmes. Une femme se met à hurler, suivie aussitôt par son voisin. Je ne comprends rien à son discours, ou si peu, tellement elle parle vite. Elle évoque, selon ce que j'arrive à y distinguer, la mort, les flammes, un gaz qui noie nos poumons... Elle hurle, elle délire ; lui, il répète ses mots, comme un perroquet idiot.

Notre Ami à lunettes s'approche d'elle, tente de les calmer, mais en vain. La scène dure une bonne demi-heure, le train continue d'avancer au ralenti, comme affecté par ce délire. Pourtant l'air ambiant redevient respirable, le tunnel n'est plus qu'un lointain souvenir, mais il ne s'efface pas des mémoires. La scène tourne même au ridicule, car ces deux passagers en souffrance se sont placés au centre du wagon, et personne n'y prête plus attention, bien au contraire, comme s'ils se trompaient de message... ! Un calme apparent protège les autres âmes de cette violence spirituelle, de la mort presque certaine, qui nous attend tous. J'en comprendrai le sens plus tard.

Cette situation prend fin brutalement, lorsque nous ralentissons, un peu trop fort, jusqu'à nous immobiliser totalement. Les espions de service, moi au travers de mon trou de souris, et le grand monsieur au travers de sa fenêtre haute, décrivent la scène. Elle est banale, au loin une citerne immense, perchée sur sa haute chaise de bois, lui servant de tabouret géant, alimente la locomotive en eau fraîche. Elle en a de la chance elle, d'avoir le droit de boire jusqu'à se gaver, car nous, on est à secs maintenant, bien à secs. Les dizaines de litres perdus sur le sol, nous conviendraient bien. Il pourrait aussi lire les feuilles qui décrivent le chargement, le préposé à la manœuvre. Il doit savoir qu'on

n'est pas des steaks sur pattes, ou bien est-il illettré ? Je délire dans mes pensées, car le souvenir de la nourriture et de l'eau généreusement offerte la veille, s'est éloigné trop vite.

Un mouvement nous surprend, une troupe de soldats coure en double file. L'une est éloignée de 4 mètres environ du train, et l'autre le longe de près. Devant chaque porte, deux soldats se postent, ils défont avec bruit le cadenas qui maintient notre porte, laquelle glisse dans un grincement métallique sordide. Le soldat frappe violemment la porte de ses grandes mains, lorsque cette dernière se bloque, sans doute sur une des nombreuses immondices qui parsèment son rail support. Tant pis, seulement 40 centimètres de lumière nous arrivent au visage, comme un vent frais, un souffle de liberté inopiné. Une tête apparaît, d'où une mine de dégoût émerge, incommodée sans doute par la puanteur ambiante, à laquelle on s'était pour notre part habitués.

Une deuxième tête apparaît, plus haute que la première, comme on le voit sur les affiches de clowns promouvant les cirques. Ceux-là même qui rient de toutes leurs dents, agrandies par un maquillage démesuré, pour attirer les enfants au spectacle. Mais dans notre cas, ce sont deux figures de reproches, qui hurlent ensemble leur mot magique : «Judens», assorti d'une mimique de haine et de reproches silencieux. Leur lampe, cabossée et mal coloriée en vert sale, balaie la pièce, euh, enfin notre domaine. Elle s'arrête sur chaque personne, comme pour mieux la connaître. Le tas de cadavres du fond les intrigue apparemment, ainsi que l'ordre ambiant. Il faut dire qu'on l'a bien rangé notre petite maison, presque avec amour. Dans un effort renouvelé, le soldat pousse la porte en grand, victorieux du morceau de bois pourri qui la calait, et que personne n'avait encore remarqué. Il faut dire qu'on ne s'était pas encore posé la question de l'ouvrir, cette porte.

Au moment où le soldat le plus grand, celui arrivé en second, tente de monter, une ombre jaillit de derrière moi, et bondit à sa gorge, tentant de lui arracher son fusil. Les deux belligérants, retenus pas le premier visiteur, tombent sur notre sol pourri de paille. Leur tête dépasse du wagon, les coups pleuvent, surtout de la part de l'ombre, empêtrée dans les tentacules de l'allemand. Ce ne sont finalement que les coups de crosse dans le dos, bien assésés par son congénère, qui font lâcher prise à l'assaillant. Libéré de l'allemand qui s'enfuit vers ses camarades, le héros se redresse de tout son long, pour respirer un instant de liberté, son dernier, depuis le montant de la porte qu'il a saisi. Il se stabilise et regarde, l'air presque vainqueur, le paysage extérieur, se préparant à sauter en bas, vers la liberté.

Maman m'a prise dans ses bras, apeurée, elle s'est levée en me serrant, pour

mieux reculer, comme tout le monde d'ailleurs. Je n'ai pas le temps de comprendre, une rafale de mitraillette lâchée au hasard déchire l'atmosphère. Je n'arrive qu'à entendre le choc des balles sur le bois, que certains impacts trouent carrément. Je suis trop petite pour voir, pas assez grande pour comprendre que le pseudo-héraut s'est fait transpercer. Il bascule sur le sol, s'y affale de tout son être, quittant de cette façon apparemment égoïste notre univers.

Par contre, je suis assez grande pour comprendre que maman tombe comme une masse molle, dignement, un simple trou rouge dans sa tête, planté bien au milieu de son front en guise d'adieu à une vie qui avait déjà perdu tout espoir de bonheur ; ses deux voisins tombent aussi. Le bruit, le sifflement de la balle mortelle se grave à cet instant précis dans ma mémoire d'enfant. Le choc du métal sur l'os occipital, accompagné d'un craquement violent, puis du bruit liquide de la cervelle, qui fuit en arrière, et enfin de l'impact sourd de la balle, amortie dans le bois du mur, en forme d'adieu, me glacent le sang. Jamais je ne saurai l'oublier cette séquence trop rapide, jamais, ou presque. A chaque verre cassé, à chaque robinet d'eau ouvert, à chaque bruit de fuite liquide, je revivrai cette scène. Il me faudra des années, puis un miracle, pour transcender ce souvenir atroce.

Maman s'était trop levée, ma maman à moi, mon seul lien avec une vie d'enfant s'enfuit là, dans une flaque de sang, que boit à satiété la paille du sol, pourtant repue de bien d'autres meurtres antérieurs. Le tir dispensé à l'aveugle me l'a volé, elle mon dernier espoir ; mais elle a eu le temps de tomber en douceur, d'accompagner sa chute, comme pour me poser au sol avec délicatesse, afin de me dire adieu, une dernière fois.

J'hurle ma douleur, je veux sortir tuer les allemands, lorsqu'une main ferme m'en empêche. Je lève la tête, pour discerner le sourire réconfortant de mon Ami à lunettes. Il m'essuie les larmes, et me ramène vers le fond. Les portes se referment. Les soldats ne voient aucun intérêt à retirer les corps percés, ils savent que leurs compatriotes le feront plus loin, de façon méthodique.

L'arrivée

Si j'avais pu assister au spectacle depuis l'extérieur, j'aurais pu voir les lourdes portes s'ouvrir devant la locomotive, voir au loin le panneau libérateur, qui annonçait fièrement le programme à venir : «Arbeit Macht Frei²». J'aurais pu voir la noirceur des murs, le Soleil qui rase l'horizon, comme pour mieux marquer le tempo de la marche funèbre vers l'antichambre de la mort planifiée. J'aurais pu aussi compter les wagons, et tenter de percer leurs secrets cachés par ces murs de bois piteux, qui les enferment bien fort, comme autant de cercueils ambulants.

Mais moi, j'étais au-dedans de ces murs, protagoniste et témoin de ces fameux secrets, dont la plupart iront se consumer dans le silence de la haine, déjà annoncée. Je ne voyais pas l'horizon, car je n'en n'avais plus. Je ne voyais pas les portes du camp, car je n'avais même plus d'issue de secours, même plus de parents avec qui partager ma douleur. Le fil de ma vie était coupé en réalité ; ses deux morceaux flottaient encore libres au vent, en signe d'un espoir toujours pas mort, mais bien irréel, car d'autres en tenaient fermement une extrémité dans leurs mains noires. Il ne me restait non plus de poupée à qui m'accrocher, comme souvenir d'une enfance morte, à enterrer rapidement.

Mon esprit était tout embrouillé de ces jours difficiles, de la puanteur des lieux, de la mort omniprésente. Mes yeux avaient gravé dans mon esprit de petite fille, le souvenir des cadavres empilés, de l'égoïsme de certains, face au drame partagé, des mouches et de la poussière omniprésente. Mon nez avait figé l'odeur de la chair en décomposition, celle-là qu'on respire précisément avec une viande avariée.

Mais j'étais encore vivante, encore rescapée parmi les passagers de ce convoi, pas encore morts. J'avais vieilli d'un seul coup, oubliant une adolescence à venir, comme volée brutalement par une étoile jaune, maintenant délavée. Étrangement, je me sentais prête, si je m'en sortais, à rentrer dans la vie adulte

2. «le travail rend libre»

d'un seul coup. Je me jurais de ne jamais oublier, de me venger, et de haïr pour le reste de mes jours, quel qu'en soit le prix à payer.

Mon Ami à lunettes nous avait réunis, tout du moins ceux qui le voulaient bien, une heure avant notre arrivée. Il semblait informé en détail des événements à venir, comme s'il les avait déjà vécus plusieurs fois. J'avais vu tellement de choses bizarres, que je ne m'étais même pas interrogée sur le sens de son action, mes voisins non-plus d'ailleurs. Il était la seule personne gentille et prévenante que j'avais côtoyée depuis notre départ. Alors je ne pouvais que l'écouter, les autres aussi.

Il nous avait prévenu de bien nous présenter, d'essuyer du mieux qu'on pouvait toute la crasse qu'on pouvait avoir accumulé sur nos vêtements. Il nous avait déconseillé de prendre des habits et autres objets parmi les morts, car cela ne se faisait pas. Il fallait les respecter, refuser la tentation. A l'arrivée, il disait qu'on nous compterait, puis qu'on nous proposerait une bonne douche chaude, un médecin et des soins. Mais il fallait tout refuser en bloc, se dire en bonne santé, prêts au travail. De toute façon, tout serait dit, ou plutôt hurlé, en allemand, donc on n'y comprendrait rien du tout.

Si on l'écoutait, on avait une chance de s'en sortir, il disait même qu'il en avait tellement envie, pour qu'on puisse témoigner de toute cette horreur en sortant. Il nous a expliqué qu'il ne fallait pas haïr, mais au contraire aimer, que la vie pourrait reprendre son cours, un jour prochain. Alors je lui ai proposé une fois de plus mon poème, ce qui n'a pas plu à tout le monde. Mais il l'a écouté, en me demandant de le redire deux fois, surtout la fin : *oui, le bonheur et la grâce m'accompagneront tous les jours de ma vie, et j'habiterai dans la maison de l'Éternel jusqu'à la fin de mes jours.*

Vraiment, quelles significations pouvaient prendre la grâce et le bonheur pour des gens, qui sont assis sur un tas de morts, qui n'ont rien mangé, ni bu, ou si peu, depuis longtemps, et à qui on a volé l'espoir de vivre. Mais Lui, il sentait bon, il respirait la grâce, il ne s'était jamais énervé, il n'avait agressé personne, comme s'il était détaché de ce voyage, jusqu'à en connaître l'épilogue. Le parfum qui émanait de son corps était tellement fort, qu'il étouffait celui de la mort ambiante. Ses habits étaient propres, encore plus qu'au départ, j'aurais envie de dire.

Il était différent de nous, mais avant tout, il voulait notre bien, il souhaitait nous protéger et nous expliquer. Il avait un ultime message à nous transmettre, une dernière recommandation, toute absurde qu'elle soit, parmi cette misère : « aimez-vous, aimez vos voisins, vos bourreaux, surtout eux ; moi je

ne vous oublierai pas, jamais ; par contre eux, ils l'ont déjà fait, afin de se protéger». «Si vous tombez, je vous relèverai, si vous ne savez pas aimer, je le ferai avec vous». «Ne craignez rien, je resterai à vos côtés..., alors vous vivrez, oui vous vivrez !»

Tout le monde l'écoute avec attention et respect ce message, ce dernier signe d'espoir après que les portes se seront ouvertes en direction de la mort certaine. Il ne nous reste plus que cela à quoi nous raccrocher, rien d'autre en guise d'espoir. Même les quelques-uns qui boudaient le début de cette ultime réunion, nous avaient rejoint, ils n'avaient d'ailleurs pas d'autre solution pour s'éloigner de la puanteur ambiante. Car un parfum étrange émane de notre réunion, un parfum de paix, que mon nez malade distingue clairement.

Le train avance maintenant au ralenti, on entend le cri des gonds des lourdes portes qui se referment sur nous, comme pour se préparer à nous dévorer. Un long coup de sifflet retentit soudain, remplissant tout l'espace sonore, comme s'il venait de l'intérieur. Le crissement aigu des freins du wagon suit aussitôt, puis brutalement le train s'arrête, nous projetant tous sur l'avant. On se relève, secouant machinalement nos vêtements, mais aussi, s'aidant l'un l'autre tant qu'on le peut, avec un sourire de grâce. La situation est tellement anachronique, qu'on l'aurait dit issue d'un film comique, où des anges habillés de draps blancs mal coupés, secouent leur ailes faites de coton malhabilement collé sur un grillage à poulets, pour se saluer.

A peine debout, mis en rang face à la porte droite, comme il nous l'avait expliqué, cette dernière s'ouvre en grand, pour la deuxième fois. Je compte presque depuis une éternité depuis ce départ de Drancy ; j'en ai oublié la notion du temps, tellement le voyage a semblé interminable. Il fait nuit noire dehors, c'est donc la lumière écrasante d'une ligne de projecteurs qui nous reçoit. Elle est tellement forte, qu'elle nous fait reculer d'un pas instinctivement. On ne voit rien dehors, tellement la nuit est devenue d'encre. Mais les puissants faisceaux de ces phares braqués sur nous, cassent la pénombre, ils délimitent surtout l'espace de notre nouvelle liberté. Ils séparent les gens libres, des damnés, comme pour qu'il n'y ait aucune contamination entre eux, aucun échange de liberté ou d'espoir, contre un sourire ou une pensée ! On entre-aperçoit difficilement quelques silhouettes derrière la lumière, se sont celles de soldats armés, de fusils pointés sur nous, comme si on pouvait encore partir, ils n'ont rien compris, ils sont fous, ou quoi !

Une femme, très belle dans ses haillons, mais tellement triste, nous fait mine

de descendre. Elle s'est approchée, elle tente d'aider la première personne, mais elle reçoit brutalement un coup de crosse de fusil, qui lui intime de reculer. Une fois descendus, c'est elle qui nous montre comment nous ranger. Elle nous explique doucement en français, de faire exactement ce qu'elle nous dira.

Pendant ce temps une voix commence à hurler dans un microphone. Je n'y comprends rien du tout, absolument rien, mon voisin non-plus d'ailleurs. Je reconnais seulement mon nom, «Miriam», lu dans la feuille écornée par le vent, celle qui nous accompagnait dans la porte du wagon. Mon label, «Juden,» est associé à ma présence, exactement comme sur le quai de la gare. L'appel de mes parents, suit aussitôt, marqué par un silence, que je me refuse de rompre par des larmes. Le soldat chargé de cet inventaire, biffe certainement sa liste macabre, content d'économiser du charbon dans ses fours...

Je me retourne, pour chercher mon Ami à lunettes, mais je ne le vois plus. En tournant encore ma tête, le plus possible, je le devine resté dans le wagon devenu vide de ses passagers. Il se tient debout accosté sur la porte. Je ne comprends rien, car apparemment personne ne l'a remarqué. Il me fait un grand signe de la main, laquelle marque d'attention ne provoque aucun émoi chez nos gardes armés, pourtant bien sévères.

Un soldat descend du wagon précédent, accompagné d'un groupe de gens tellement tristes, qu'on se demande s'ils sont bien vivants. Ils montent dans mon wagon, ne prêtant même pas attention à mon Ami à lunettes, comme s'il n'existait plus. Le soldat tient à la main une liasse de feuilles, celle-là même qui a servi à nous appeler. Ce soldat immense, bien rasé, mais pas très beau quand même, s'est calé sur le fond du wagon, pas trop quand même, car il ne veut pas salir son uniforme impeccable. Les gens, ou plutôt les ombres humaines, qui l'accompagnent prennent un à un les cadavres empilés, puis les jettent sur un chariot qu'ils ont amené là. Ce ne sont pas des allemands, ils n'ont ni uniforme, ni fière allure. Ils semblent misérables, leurs visages rasent le sol, évitent de croiser le regard de leurs bourreaux. A chaque corps qui tombe, le soldat allemand raye sa liste macabre, la re-pointant avec attention en cas de doute, afin de vérifier que tout le monde est bien présent.

Le chariot funèbre est déjà bien plein, et ne sent certainement pas très bon d'ailleurs. Mais le grand soldat rentré dans le wagon en ressort vite, l'air interrogatif, il appelle un congénère de la main. Ils repartent à l'intérieur du wagon, ensemble, puis en ressortent en grande conversation, sans doute interloqués par la façon dont on l'avait arrangé, ou bien par son odeur étrangère à la mort ambiante. Mon Ami à lunettes regarde leur ballet sans s'émou-

voir, tandis qu'eux ne le remarquent même pas. Il prend malgré tout garde de ne pas se mettre en travers de leurs pas.

Soudain, sort du tas de morts un homme couvert de noir, pas très grand, qui bondit comme un ressort, et tente de s'enfuir en courant. Il pensait avoir trouvé dans ce stratagème une porte de sortie à son destin, mais le bruit qui accompagne la balle tirée par le soldat, préparé à cette manœuvre apparemment connue d'avance, clôt son aventure aussi sec. Il s'écroule de tout son long sur le tas de perdus, déjà alignés sur la charrette. Personne n'a besoin de le ranger, il l'a fait tout seul.

J'ai perdu de vue mon Ami, il est rentré dans le wagon ; les soldats et les gens tristes l'ont pourtant quitté rapidement, une fois leur œuvre de ménage funeste accomplie, après en avoir visité tous les recoins, des fois que.... Mais lui, je suis certaine qu'il n'en n'est jamais sorti, qu'il est resté dedans. Je l'aimais tellement, il sentait tellement bon, je ne le reverrai plus, pourtant il est encore vivant, c'est certain.

Le haut parleur hurle encore plus fort, je ne comprends toujours rien du tout à son hymne mortel. Tout le monde s'était pourtant retourné pour assister à la scène du fuyard, mais le bruit et la terreur qui sortent du micro, nous ramènent à la raison rapidement : l'avenir, ou ce qu'il peut encore nous en rester, est là, face à la lumière, ou plutôt derrière. Les gens du wagon précédent ont été séparés en deux groupes, l'un à droite, composé majoritairement d'enfants, de femmes et de vieux, tous apparemment très fatigués. Il y a même un homme qui porte sa femme dans ses bras. Elle doit être vivante, car elle tient son coup fermement par ses bras très longs. L'autre groupe contient majoritairement des hommes, peu de femmes et d'enfants, tous apparemment en meilleure santé que les autres, ou du moins, on pourrait le supposer.

Notre tour arrive, le wagon précédent ayant été «trié». La femme qui nous a reçu à l'arrivée me prend la main, et me dit subrepticement : «vite, cache toi par là-bas, derrière le groupe, je te retrouverai bientôt». Tout le groupe qui assistait à notre dernière réunion me précède ; je ferme la marche avec discrétion, toute inquiète de mon sort. La réalité revient vite, j'ai peur de la lumière qui m'aveugle, je ne sais pas qui se cache derrière ce mur d'indifférence, qui veut nous tuer ; j'aurais souhaité comprendre qui a organisé tout cela... Je pense avoir quand même deviné qu'on n'ira finalement pas à Madagascar ! On va tous mourir ici. J'accélère, pour me cacher derrière un adulte, m'éclipasant de la vue des soldats. J'ai tellement peur, je suis seule malgré la présence

de mes voisins d'infortune. Il ne me reste que quelques vêtements auxquels je peux encore m'accrocher. J'accroche une longue jupe, au hasard, elle sent bon, elle doit sortir de notre wagon, car je reconnais l'odeur que notre groupe avait acquise, comme récompense de son écoute attentionnée des conseils de notre Ami à lunettes.

Un soldat nous fait stopper, puis aligner en file. Je me cache derrière la dame inconnue, qui pose sa main sur la mienne, pour mieux me rassurer. Le soldat promène lentement sa lampe sur chacun de nous, examine les visages, fait même ouvrir quelques bouches, sans les toucher quand même, des fois qu'on le mordrait. Arrivé à notre groupe, il avance recule, revient, apparemment sans rien comprendre à nos mines, ni à notre apparence, ni à notre odeur. Il nous trouve sans doute trop propres, comparés aux autres. Il hurle alors brutalement un ordre, tellement incompréhensible, qu'il lui faut montrer du doigt où aller.

Il ouvre une porte, des lits sales sont alignés serrés dans une pièce sans chauffage, j'y resterai 3 années pleines, avant de rentrer à Paris. Ma maison, je ne la retrouverai jamais, elle aura été occupée par d'autres.

Épilogue

«Dis mamie, il est devenu quoi Joseph ?»

Mon mari ? Je l'ai rencontré pour la première fois un an après ma libération du camp. Joseph sonna à ma porte un soir, me tendant, raide comme un «i» une poupée un peu délavée. Il me demanda en bredouillant si elle m'appartenait, un peu gêné par la situation. Je lui répondis «oui» avec un sourire tellement grand, que mes oreilles auraient pu s'en trouver décollées. La vie, la vraie, oui, un morceau de ma vie d'avant revenait ; un morceau d'adolescence interdite m'était projeté sauvagement en plein dans ma figure de presque adulte, trop jeune, mais plus totalement adolescente. C'était comme une bouffée d'air, ou plutôt une piqure de rappel d'une aventure que je voulais oublier, sans même y parvenir. La haine me revenait en effet trop souvent au cœur, la haine de ces uniformes allemands immaculés, jamais tachés, la haine de ces visages de gardiens armés qui se détournaient de nous, pour ne pas s'attacher au présent que nous représentions pour eux. La méfiance face aux policiers français, que je croisais dans la rue, me terrorisait : «qui parmi eux avait été complice de mon calvaire», certainement beaucoup trop !

Je n'arrivais pas à appliquer les derniers conseils reçus, par notre Ami à lunettes. Plus le temps passait, plus je voulais comprendre, plus je voulais me venger, crier mon passé publiquement, comme pour mieux brûler la mémoire de tous ceux qui ne l'avaient pas partagé, mais qui savaient. Et là, au milieu de cette incompréhension, il arrive en me giflant brutalement, ce passé maudit !

Non il ne m'a pas fait mal, lui Joseph ; au contraire, il est resté là, les bras balancés, l'air imbécile, attendant je ne sais quoi de la scène qu'il vivait, un peu comme s'il l'avait pensée avec beaucoup d'anticipation, jusqu'à la mastiquer.

Alors je l'ai pris dans mes bras, lui sautant au coup tellement fort, qu'il s'en trouva renversé sur le palier. Il faut dire que j'avais eu le temps de prendre un peu de formes, un peu de poitrine même, depuis que j'étais sortie à moitié dé-

charnée du camp. J'avais aussi grandi, rattrapant en quelques mois, ce que l'adolescence enfermée n'avait pas voulu me laisser croquer de portion de vie. Il fallait donc qu'il me réceptionne dans mon enthousiasme, mon Joseph, ce que la surprise apparemment, lui avait interdit de faire.

On est aussitôt rentrés les deux dans mon petit studio ; on s'est tout raconté, ébahis de la proximité de nos pensées, de nos histoires tellement tristes, mais bien réelles, et tellement enchevêtrées. Le temps d'un soir, il m'a expliqué comment il a retrouvé mon nom dans une liste de déportés à la préfecture de police, comment il avait rêvé de me retrouver durant tout ce temps, certain que j'étais vivante. Il m'a raconté avoir découvert simultanément son adoption, peu après sa naissance, abandonné par un couple juif, mort dans un accident de voiture.

Sincèrement, s'il n'avait pas percuté ma vie, mon Joseph, jamais je n'aurais su pardonner, jamais je n'aurais brûlé la haine, car le souvenir alors oublié du monsieur à lunettes m'est revenu à ce moment-là. C'est Lui qui a effacé tous mes souvenirs, et fait le ménage dans la tourmente de mes souvenirs. Non, il n'a rien effacé, au contraire, il a tout rangé, tout ordonné ; mais une fois fini son travail, j'étais capable d'épouser mon Joseph et d'introduire dans ma vie sa phrase d'avertissement prophétique, entendue dans le wagon : «aimer au-delà de la haine».

«Mais alors, dis-moi mamie, c'était qui en fait ce monsieur à lunettes, euh ton Ami à lunettes, comme tu disais à la fin ?»

Je l'ai très bien connu, car je l'ai rencontré quelques jours plus tard, je sais qui il est maintenant ; Il m'avait promis une rencontre personnelle durant le voyage, mais ça c'est une autre histoire, celle de la paix retrouvée, de la vie qui repart, de l'amour qui remplace la haine, celle du regard possible sur les vivants, qui n'ont pas emprunté mon chemin, celle que seul Lui peut apporter.

«Dis-moi mamie, tu me le répètes ton poème, s'il te plaît !»

Avec plaisir ma chérie,

l'Éternel est mon berger: je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages, Il me dirige près des eaux paisibles. Il restaure mon âme, Il me conduit dans les sentiers de la justice, à cause de son nom. Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car Tu es avec moi : ta houlette et ton bâton me rassurent. Tu dresses devant moi une table, en face de mes adversaires ; Tu oins d'huile ma tête, et ma coupe déborde. Oui, le bonheur et la grâce m'accompagneront tous les jours de ma vie, et j'habiterai dans la maison de l'Éternel jusqu'à la fin de mes jours³.

